VOLUME IV. WINNIPEG, MERCREDI, 20 DECEMBRE 1916 NUMERO 32

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

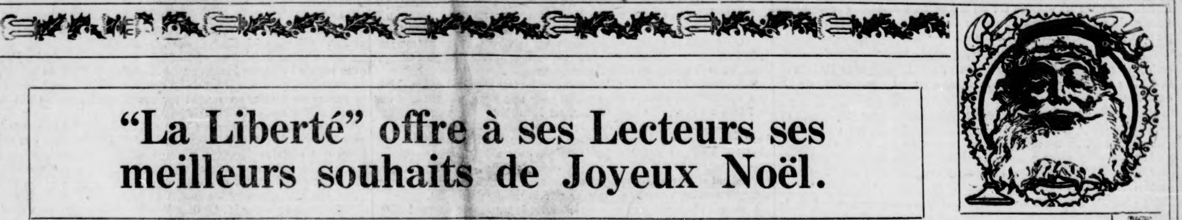
LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

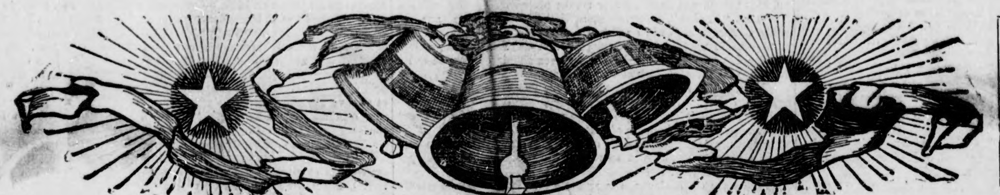
Imp. ... publié par la
WEST CAN... PUB. CO., LTD.
619 Av. ...rmot
Téléphones - - ...264-4265





"La Liberté" offre à ses Lecteurs ses meilleurs souhaits de Joyeux Noël.







Noël Vieillot

(D'après un chant populaire de Gascogne)

L'Enfant-Dieu dormait dans sa crèche
Noël! Noël!
Sur un lit de fougère sèche,
Près du coeur maternel.
Au fond de l'étable bien close,
L'âne et le boeuf, d'un air rêveur,
Contemplaient le doux minois rose
Et se penchaient vers le Sauveur.

La Vierge Marie
Leur dit à mi-voix,
En touchant du doigt
Sa lèvre bénie:
"Chut! Chut!
N'éveillez pas le petit Jésus!"

Or donc s'en vinrent trois rois Mages
Noël! Noël!
Qui avaient fait un grand voyage
En regardant le ciel.
Ils apportaient de belles choses,
Et beaucoup de bijoux en or;
Leurs visages vieux et moroses
Essayaient de sourire encor.

La Vierge Marie
Leur dit à mi-voix,
En touchant du doigt
Sa lèvre bénie:
"Chut! Chut!
N'éveillez pas le petit Jésus!"

Les bergers lui firent hommage,
Noël! Noël!
Portant du lait et du fromage
Et des fruits et du miel.
Ils avaient rencontré des Anges
Et venaient, avec leurs troupeaux,
Adorer Jésus, dans ses langes
Dormant comme leurs doux agneaux.

La Vierge Marie
Leur dit à mi-voix,
En touchant du doigt
Sa lèvre bénie:
"Chut! Chut!
N'éveillez pas le petit Jésus!"

Enfants, dans l'église sonore,
Noël! Noël!
Le petit Jésus dort encore,
Là-bas, près de l'autel.
Récitez-lui bien vos prières,
Parlez-lui bas, très doucement,
Pour qu'il n'ouvre pas ses paupières,
Il dort si bien, le cher Enfant!

Que votre âme prie
En vous, à mi-voix,
Serrez bien vos doigts
Sur la croix bénie...
"Chut! Chut!
N'éveillez pas le petit Jésus!"

HENRI ALLORGE.



Noël Provençal

Les bourreaux du roi Hérode, féroces et tout couverts de sang, fouillaient les maisons de Bethléem pour égorger les enfants à la mamelle.

La Vierge Marie, plus morte que vive, errait, pendant ce temps-là, dans les montagnes de Judée, et, pressant son enfant nouveau-né sur son coeur tremblant, elle fuyait les égorgeurs.

Saint Joseph, dans la plaine, allait de masure en masure, demandant l'hospitalité; personne ne voulait la lui donner.

Et voici que, tout à coup, des hurlements de mort vinrent percer le coeur de la Mère de Dieu. Elle tourna la tête... et que vit-elle? Elle vit, là-bas au loin, les soldats d'Hérode qui les poursuivaient.

Aïe! aïe! aïe! Où se réfugier? Pas de grotte dans la montagne où pouvoir s'abriter!

Et elle vit, tout près d'elle, la rose qui s'épanoussait.

"Rose, belle rose! lui dit-elle, épanouis-toi bien et cache, avec tes feuilles, le pauvre enfant que l'on veut faire mourir et la pauvre mère à demi-morte."

La rose répondit:

"Passe vite, passe ton chemin, car les bourreaux en m'effleurant, pourraient me ternir. La Giroflée est tout près d'ici; va dire à la Giroflée de t'abriter, et sans doute elle t'abritera."

"Giroflée, giroflée gentille, lui dit Marie, épanouis-toi bien et cache, avec tes feuilles, le pauvre enfant que l'on veut faire mourir et sa pauvre mère à demi-morte."

La Giroflée lui dit:

"Passe vite, passe ton chemin... Je n'ai pas le temps de t'écouter; je suis occupée à me fleurir. La Sauge est tout près d'ici; la Sauge a toujours été le secours des pauvres gens."

"Sauge, bonne petite sauge! épanouis-toi et cache avec tes feuilles, le pauvre enfant que l'on veut faire mourir et sa pauvre mère à demi-morte."

Et tant et si bien s'épanouit la bonne petite sauge, elle élargit tant ses feuilles et ses fleurs, qu'elle abrita et cacha l'Enfant-Dieu et sa mère.

Et, quand les bourreaux passèrent, la mère, tremblait, et l'Enfant-Dieu lui souriait.

Et comme ils étaient venus, les bourreaux s'en allèrent.

Et quand ils furent partis, Marie et Jésus sortirent de leur refuge vert et fleuri.

"Sauge, sauge sainte! grand merci!" dit la mère.

Et la Vierge caressa de la main la plante compatissante et la bénit.

Et puis Saint Joseph rejoignit Marie et Jésus, avec l'âne qu'un brave homme lui avait loué. Et Marie s'assit sur l'âne.
change de Dieu, descendit des hauteurs du ciel, pour leur tenir bonne compagnie et leur indiquer les plus courts chemins.

Et doucement, à petites journées, ils se rendirent en Egypte.

Et c'est depuis ce temps-là que la sauge a tant de vertus et que l'on dit en Provence:

Celui qui n'a pas recours à la sauge
Ne se souvient pas de la Vierge.

PRIERE A JESUS *Pour qu'il délivre le sol de France*

Nous vous en supplions ardemment,
ô Jésus,
Chassez l'envahisseur qui piétine
dessus!

Chassez les assassins et les incendiaires,
Expulsez de leurs trous les hordes sanguinaires!

Tous ces mutilateurs avinés, tous ces reitres,
Ces cyniques bandits, et ces tueurs de prêtres!

Chassez du sol français qu'ils souillent de leur sang,
Ces hommes de carnage et d'orgueil menaçant!

Chassez les par les prés et par les forêts chauves,
Comme on traque un troupeau hurlant de bêtes fauves!

Chassez les criminels invoquant notre Nom,
Qui font cracher sur Vous la gueule du canon!

Les soudards promenant sur l'autel et le porche
L'insulte de l'ivresse et le feu de la torche!

Chassez cet Empereur au visage fardé,
Qui joint l'hypocrisie au vice faisandé!

Chassez-le,—son séjour trop longtemps se prolonge,—
Ce Roi de trahison, ce Prince de mensonge!

Délivrez ce beau sol où la grâce fleurit,
De cette laideur fière,—et de tout ce prurit!

Balayez d'un grand vent de justice les plaines,
Et faites-y régner vos douceurs souveraines!...

Nous vous en supplions ardemment, ô Jésus,
Chassez l'envahisseur qui piétine dessus!

ALBERT LOZEAU

Extrait de *Lauriers et Feuilles d'Erable.*



"LE TRAIN DE PLAISIR"

L'on a ri à coeur joie, d'un rire parfois libre et dégagé, parfois irrépressible et même explosif, mais toujours distingué. Les grandes dames ont ri, les gros messieurs ont ri, les plus graves membres du clergé ont ri et même Monseigneur l'Archevêque. D'ailleurs, c'était pour lui que l'A. C. J. C. s'était mise en frais de comédie. De tels passetemps sont délicieux. — Ménagez-vous de bonnes et belles récréations dans la vie, et vous vieillirez sans vieillir. — "As-tu compris, Antonin? — Oui, papa."

Un maquillage léger, des costumes peu chargés laissaient voir la personnalité des acteurs. C'était un agrément de plus pour l'auditoire de reconnaître, sous ce déguisement transparent, des jeunes gens aimés et estimés dans notre meilleure société. La sympathie de l'auditoire pour les acteurs est un élément de succès. Cet avantage exemptait nos comédiens amateurs de s'imposer le dernier fini un peu trop froid de l'art professionnel.

M. Ernest Gagnon, président du cercle LaVérendrye, ne dit qu'un mot pour présenter ses hommages à Monseigneur l'Archevêque et le remercier de sa bienveillance envers l'Association de la Jeunesse.

M. Alexandre Beaupré, avocat, dans un élégant discours, où tout mot portait, a donné l'historique et fourni lui-même un exemple du travail sérieux accompli par les cercles de l'A. C. J. C. Cette association veut assurer aux Canadiens-français la conservation de leur foi et de leur race. Trois moyens principaux sont mis en oeuvre: la piété, l'étude, l'action.

La **piété** est cultivée par la fréquentation des sacrements, l'étude des questions d'apologétique, l'oeuvre des retraites fermées.

L'**étude** dans l'A. C. J. C. a pour objet notre histoire si glorieuse, si inspirante, les questions sociales, industrielles et agricoles.

L'**action** de l'A. C. J. C. se manifeste par des oeuvres sociales, des oeuvres de charité, de propagande, de polémique. Elle est militante.

M. Beaupré insiste sur un point, c'est que l'A. C. J. C. ne se limite pas aux hommes de professions libérales; elle désire aussi fonder des cercles dans les campagnes et contribuer à la formation de cultivateurs intelligents et progressifs qui puissent servir de guides aux autres.

M. Beaupré a présenté un tribut d'éloges aux services rendus par le clergé à ses compatriotes, et a protesté de la sincère soumission de l'A. C. J. C. à ses supérieurs spirituels.

Mgr l'Archevêque, dans une courte et substantielle allocution, appuya fortement le discours de M. Beaupré. Sa Grandeur approuva surtout l'extension de l'A. C. J. C. dans les campagnes pour former des cultivateurs intelligents et capables d'améliorer la culture du sol. L'agriculture est une source de forces pour notre nation; son étude ne doit pas être négligée même dans les collèges. Monseigneur loua l'article qu'un élève du collège a déjà publié dans un journal sur ce sujet. Sa Grandeur invita enfin l'auditoire à la lutte et à la vigilance pour la cause sacrée de l'éducation. L'école sans Dieu devait mener le pays à l'université sans Dieu. La vague qui nous apporte ces changements est peut-être trop forte pour notre résistance, mais il nous faut quand même rester debout et lutter pour les bons principes.

Les jeunes gens de l'Association Catholique ont dû comprendre par l'accent de Monseigneur et l'inspiration qui animait son discours, l'indicible plaisir qu'ils lui ont causé et la fermeté de l'appui qu'ils doivent attendre de Sa Grandeur.

Pendant les entr'actes M. Norbert Jutras, dont la voix est sympathique, a charmé l'auditoire par son interprétation saisissante de Botrel. Il eut l'honneur d'un rappel.

Le choeur des jeunes gens, sous la direction du R. P. Vandandaigne, a été écouté dans un silence religieux suivi de vifs applaudissements. Après la soirée, les acteurs furent invités par leur dévoué directeur, le R. P. O. Beaulieu, à un goûter joyeux et délicat. Vive l'A. C. J. C.!

Voici les noms des jeunes acteurs de l'A. C. J. C. qui ont obtenu un si brillant succès jeudi soir:

Aristide Cassegrain, boucher, Joseph Landry; Patembois, parfumeur, Maurice Goulet; Bordigheri, chef de la Sûreté de Monaco, Albert Prince; Antonin, fils de Cassegrain, Ernest Birtz; Tancrède, sous-chef de la Sûreté à Monaco, Avila Ferland; Pompagnac, jeune prétendant, Rodrigue Panneton; Lorges, jeune prétendant, Alfred Brunelle; Père Pinchard, concierge, Narcisse Fournier; Chennevis, agent de la P. L. M., Zotique Bertrand; André, fils de Bordigheri, Marius Benoist; Ravioli, aubergiste de Monaco, Anatole Bohémier; Brochon, sous-chef de gare, Norbert Jutras; Un crieur, Charles Royal; Victor et Oscar, pâtissiers, Ernest Fontaine et Charles Royal; Pancrace, Cyrille et Médard, cuisiniers, Norbert Jutras, Hervé Benoist et Henri D'Eschambault; Anglais: Ernest Fontaine, Norbert Jutras et Henri D'Eschambault; Gendarmes: Norbert Jutras, Ernest Fontaine, Narcisse Fournier, Hervé Benoist et Charles Royal.

BONSOIR, BAPTISTE!!!

"Bonsoir Baptiste!" — Qui s'imaginerait que ces deux mots, si familiers, si fréquemment prononcés, ont failli faire congédier deux serviteurs. — Canadiens-français? — Non, pardon. — Deux "frenchmen", au moins? — Vous n'y êtes pas encore. — Voyons ce ne serait toujours pas deux écossais ou deux russes? — Vous brûlez, comme on dit, quand on joue au jeu de "Madame".

Rapportons les faits; vous comprendrez mieux. Un fait c'est si brutal, des fois surtout, lorsqu'il est accompli par des brutes de l'espèce qui nous occupe dans le moment.

Ceci se passe dans le Manitoba, non loin du 49o. Ce n'est pas la proximité de cette ligne qui peut atténuer le degré de brutalité car je ne crois pas qu'il s'en tramme de pareils chez nos voisins.

Un beau soir du mois d'octobre, après avoir donné à manger toute la journée à cette grosse bête qu'on appelle **batteuse**, deux serviteurs, l'un **Ecossais**, l'autre **Italien**, se rencontrent à la table d'un fermier anglais. — "Bonsoir, Baptiste", dit l'Ecossais à l'Italien. — Aussitôt, le maître de la maison de reprendre avant d'attendre la réponse: "I don't allow anybody to speak french here". "Je ne permets à personne de parler français chez moi." — C'est raide n'est-ce pas? surtout quand on sait que le fermier savait très bien que ces deux messieurs étaient Ecossais et Italien. Le monsieur écossais de répondre: "Don't be afraid, that's all what I know in french." — N'est-ce pas que c'est encore une charmante pièce historique à ajouter au traditionnel "Brutal.... pardon, British fair play"? D'un autre côté, cela nous apprend à nous mettre en garde contre les petits chiens qui veulent nous mordre aux talons. Après cela, je suppose qu'il y en a qui vont conclure qu'il ne faut pas parler français devant un Anglais, puisque quelques-uns d'entre eux nous le défendent, et non seulement aux Canadiens-français, mais même aux Ecossais et aux Italiens.

S'il y en a d'assez lâches parmi nous pour rougir de leur langue, on peut se consoler d'apprendre que beaucoup d'étrangers, Ecossais, Italiens, Russes, etc., se glorifient de parler notre langue, et ne se gênent pas de dire que tous les gens instruits de leur pays aiment à la parler. Pourquoi, nous Canadiens, aurions-nous peur?

MELAS.

RETROGRADE

Les journaux de ces jours derniers font prévoir un changement dans l'organisation universitaire de cette province. Jusqu'ici l'Université avait été à caractère religieux; on veut en faire une université sans Dieu, et de plus, y ajouter le monopole d'Etat.

C'est doublement rétrograde.

D'abord le temps est fort mal choisi pour faire un pareil changement. Est-ce bien au moment où les âmes se tournent vers Dieu en Angleterre, que dans la très loyale province du Manitoba on va les éloigner de l'auteur de toute vie?

Mais, pour cela comme pour beaucoup d'autres choses, on n'est pas "British" au Manitoba, mais "Yankee" de la plus mauvaise marque.

Notre enseignement élémentaire est officiellement neutre. Cette gale n'avait pas encore gagné l'enseignement universitaire, mais voilà qu'on nous laisse prévoir l'apparition de l'épidémie.

On établit le cordon sanitaire contre la vérole, et les autres maladies du corps. Le mal qui nous menace est mille fois plus dangereux, et on le propose sous forme de progrès.

Le progrès! Oui, celui qui consiste à retourner en arrière. Mais que voulez-vous, c'est le programme cher aux loges, et les loges ont la haute main sur l'enseignement, au Manitoba.

Nous disons que c'est doublement rétrograde. Rétrograde d'abord parce que c'est une honte de renoncer ainsi à l'enseignement chrétien dans une société qui ne veut pas encore passer pour païenne, bien qu'elle le soit passablement; rétrograde parce que c'est détruire la noble et stimulante émulation qui existait jusqu'ici entre les divers collèges affiliés, pour la remplacer par le monopole d'Etat.

Dans l'enseignement plus qu'ailleurs, le monopole ne vaut rien, c'est un grand pas en arrière. Mais évidemment on va le proposer au gros peuple comme le dernier cri du progrès.

C'est "Yankee", disons-nous, mais "Yankee" trente ans en arrière. Aux Etats-Unis, on regrette déjà les fruits amers de cet enseignement neutre et on voudrait en revenir. Ici, comme nous sommes des hommes de progrès, il va nous falloir essayer ce qui a été essayé ailleurs, et déclaré une faillite.

Mais, il n'y a pas à dire, nous avons de grands hommes pour nous gouverner.

Qu'il serait intéressant de voir le nez des monsieurs qui tirent la corde au bout de laquelle s'agitent nos pantins politiques. Mais ces messieurs font profession de se cacher. Quand on conspire contre la vie chrétienne, sous le couvert de christianisme, il ne faut pas sortir au grand jour.

La parole est ancienne, elle remonte au Christ Notre-Seigneur: "Vous les reconnaîtrez à leurs fruits".

Dieu est vie; hors de Lui c'est la mort. Notre enseignement nous pousse de plus en plus loin de Lui. La conclusion s'impose.

UNE INFAMIE!

—Une infamie?

—Oui, très authetique.

—Et qui en est coupable?

—Un enfant de six ans.

—Un enfant de six ans?

—Oui.

—Oh! le petit monstre!

—Non, c'est une une petite fille.

—Une petite fille?

—Oui, oui, une petite fille de six ans; et ce qui aggrave le cas, une petite Canadienne-française.

—Mais, que diantre peut-elle avoir fait à cet âge? Il n'y a plus d'enfants, savez-vous!

—Imaginez-vous que la petite criminelle n'a pu répondre en anglais à un grand monsieur de six pieds quatre pouces, qui jouit en plus de l'incomparable supériorité de ne parler que l'anglais, et encore un anglais fort médiocre.

—Et c'est là le crime de la petite?

—Mais oui, et c'est abominable; c'est même, paraît-il, au dire du grand monsieur, une infamie!

—Une infamie?

—Il parait que oui.

—Et ce monsieur de six pieds quatre pouces, qui est-il? A-t-il un nom parmi les hommes?

—C'est un syndic officiel, de par la grâce de notre paternel gouvernement.

—Un syndic officiel, dites-vous. Qu'est-ce que ça?

—C'est un monsieur nommé par le gouvernement pour remplacer au besoin tous les commissaires d'écoles et toutes les commissions scolaires, avec pleine autorité de s'emparer de tous les droits civils et religieux des parents.

—Mais c'est pis qu'un empereur de Chine! On nomme cela pour faire de la besogne chez les nègres d'Afrique, n'est-ce pas?

—Non, au Manitoba!

—Mais, cette confiscation des libertés civiles est défendue par le Conseil Privé; cela ressemble comme deux gouttes d'eau à la "petite commission" d'Ottawa.

—Oui, c'est bien cela, avec une seule différence cependant; c'est que l'eau est plus sale au Manitoba. La petite commission se compose d'un seul au lieu de trois. On dit généralement qu'il y a plus d'intelligence dans trois têtes que dans une, mais ça c'est bon pour les gens arriérés. Au Manitoba on croit qu'il y a plus d'intelligence dans une tête que dans trois. Mais c'est une fière tête, allez: portée par un gros corps, six pieds quatre pouces, et pesant trois cent livres, quand on vous dit.

—Mais alors notre loyal gouvernement, British on ne peut plus, va faire sauter son syndic officiel.

—Vous le croyez?

—Si nous le croyons! Mais, nos ministres ne sont-ils pas de loyaux sujets de Sa Majesté britannique?

—Quand ça fait leur affaire. Autrement ne vous y fiez pas.

—Mais c'est sauvage cela!

—C'est par trop flatteur. Dites: gouvernemental; vous serez dans la note juste. Ne vous fâchez pas cependant.

—Mais c'est encourageant!

—Non, c'est dans l'ordre. Enfin, ces messieurs ne sont-ils pas de la race supérieure et vous de la race inférieure, si tant est que vous êtes d'une race quelconque, car ces messieurs seuls sont à **pedigree thoroughbreds**.

—Alors, ils vont laisser agir leur syndic officiel?

—Nous le croyons.

—Alors ce sont de sinistres farceurs!

—Pis que cela.

—Et leur syndic officiel une buse.

—De votre avis. Mais on ne peut pas tout avoir. Quand on a six pieds quatre pouces et qu'on pèse trois cents livres, l'intelligence ne peut pas être à la portée du paquet de chair.

—Et nous sommes menés par de pareilles gens?

—Oui, c'est clair, n'êtes-vous pas les libres électeurs de la libre et progressive province de Manitoba?

—Et le remède à l'encontre?

—Votre vote, mais quand vous le jetterez dans l'urne électorale, faites bien attention à la couleur de vos lunettes. Ca peut vous jouer de mauvais tours.

—Nous les ajusterons comme il faut, car il y a un bout à jouer le rôle de nègres et de valets dans son propre pays.

EXEMPLES A SUIVRE

Oui! les ouvriers de la plume sont difficiles à ébranler!! Dans les moments libres, tout en savourant une bonne pipe de tabac et en causant tranquillement avec un ou plusieurs amis, le sujet de la conversation tombe sur l'avenir national, l'état actuel des choses... et tout le monde gémit. Chacun alors devient plus ou moins prophète de malheur selon sa mentalité et ses dispositions présentes. Les uns désespèrent complètement de l'avenir des Canadiens-français au Manitoba, à cause de notre petit nombre et de la persécution sans cesse grandissante...: ce sont les pessimistes; ils laissent même éteindre leur pipe en signe de découragement; les autres voient l'avenir d'un meilleur oeil. Ils comptent sur la vitalité de la race et espèrent que la vieille Province de Québec viendra nous secourir à temps. Mais, remarquez-le bien, ni les uns ni les autres ne prendront l'initiative et n'auront le courage d'écrire à leurs parents et amis pour les encourager à venir s'établir au Manitoba et à s'y faire un avenir.

En constatant plus que jamais cette apathie générale, j'accepte avec plaisir l'aimable invitation de Monsieur le Curé de Letellier, et je veux, malgré ma taille, aider à pousser sur la grosse masse pour la mettre en branle, en venant vous raconter les succès des braves familles de l'Ile-des-Chênes.

J'entends quelques voix s'élever et dire avec étonnement: "Que peut-il sortir de bon de l'Ile-des-Chênes?" Je n'en suis pas surpris, parce que certains dégoûtés, quelque diable aussi les poussant, ont fait injustement une mauvaise réputation à cette jeune paroisse. En attendant qu'on vienne constater "de visu" les faits et les chiffres, qu'on lise attentivement les succès de certains cultivateurs.

Je commence par M. Charles Waelbrock que j'ai rencontré il y a quelques jours et qui n'a pas craint de me raconter son histoire. Arrivé au Manitoba en 1892, — avec une piastre dans sa poche! — M. Waelbrock se met immédiatement au travail, l'hiver dans le bois, l'été comme manoeuvre. En 1896 il vient s'établir à l'Ile-des-Chênes et achète 80 acres de terrain, n'ayant que $400 comme fortune. Mais pendant sept ans il travaille dur et ferme, et réalise la jolie somme de $2,900 avec laquelle il achète une autre terre de 160 acres, située près de la sienne. Quelque temps après il revend ses 160 acres $2,800 et s'en va demeurer en ville. Comme beaucoup de nos gens, il "attrappe la maladie de vendre..." Mais il le regrettera et aura le bon sens de revenir. En ville il s'achète donc une laiterie et avec ses 57 vaches fait en six ans la fortune de $13,000. Après avoir habité Saint-Boniface pendant les années 1912-13-14 pour faire instruire ses enfants et vivre de ses rentes (encore une autre maladie de nos gens!), il revient à l'Ile-des-Chênes et rachète sa même terre, non pas cette fois à $2,900, mais au prix de $5,262.50, content de son marché, car quinze jours après il refusait une somme plus considérable encore.

Aujourd'hui M. Waelbrock s'occupe de la culture et surtout de l'industrie laitière, et c'est sous ce rapport que je le propose comme modèle. Ses succès sont merveilleux et méritent d'être cités. Avec ses 35 vaches, grasses à fendre avec l'ongle, parce qu'elles sont bien nourries et bien entretenues, il porte 500 livres de lait par jour à la crèmerie et fait $11.50 par jour. Comme il dépense $5.00 quotidiennement pour soigner ses vaches, elles lui rapportent donc chaque jour la jolie somme de $6.50 de profit. Pourquoi nos cultivateurs ne suivraient-ils pas son exemple au lieu de garder ces 30 ou 40 pensionnaires dans leur étable pendant tout l'hiver?

Comme on le voit, l'industrie laitière bien dirigée, par des cultivateurs intelligents, n'a pas d'égale dans les profits qu'elle peut rapporter.

Et d'un!!

LOUIS MESSIER, Ptre,
Ile-des-Chênes, Man.

CA S'EBRANLE

Après les contributions personnelles à l'oeuvre de l'Association d'Education, c'est le tour des groupes d'agir.

Les grands corps s'ébranlent plus dificilement que les unités, mais leur action, pour être plus difficile à déclancher, n'en est que plus efficace, une fois en marche.

Après l'action collective de la paroisse de Saint-Léon, action qui a été saluée par le **Patriote** de Prince-Albert, comme la plus belle action patriotique qui se soit encore faite au Canada, proportion gardée, bien entendu, c'est le tour de la paroisse de Fannystelle, et du Petit Séminaire de Saint-Boniface.

Ils versent chacun $50 au fonds de l'Association d'Education du Manitoba. C'est le produit d'un petit bazar patriotique dans le premier cas ,et d'une séance dramatique et musicale dans le second.

Dans chaque cas, c'est le produit d'une oeuvre commune, et nous ne serons vraiment forts sur le terrain de la vie sociale, qu'au moment où les nôtres auront appris à agir en corps.

Ces contributions sont donc doublement appréciées, d'abord comme contribution financière à un oeuvre qui ne pourra faire de l'action que dans la mesure où elle aura la finance nécessaire pour se remuer, et second lieu comme une culture d'opinion fort appréciable en vue de l'action ultérieure.

Il importe que chacun apprenne à penser à autre chose qu'à ce qui le concerne personnellement et immédiatement. Des actions comme celles que nous mentionnons sont de nature à faire cette culture si nécessaire. Avant de lancer un convoi de chemin de fer qui s'en ira dévorant la route vers un point à atteindre, il faut organiser ce convoi. Il coûte déjà quelque chose avant qu'il n'ait remué. C'est un peu la situation de notre Association d'Education. Elle a fait quelque chose déjà, elle est appelée à faire beaucoup, mais il faut solidement l'organiser avant de la lancer à fond.

Nous espérons pouvoir faire connaître bientôt une partie du travail déjà fait, en ce sens. Travail obscur, mais nécessaire; travail qui demande du temps, et fatalement, un peu d'argent.

Que voulez-vous, c'est la condition de toutes les oeuvres humaines, même les plus belles et les plus patriotiques. Mais jusqu'ici nous avons fait du patriotisme à bon marché. C'est mieux que rien, mais ce n'est pas suffisant quand on rencontre certaines difficultés un peu sérieuses devant soi.

DECRET DE LA CONSISTORIALE

Au sujet de certaines danses usitées aux Etats-Unis et au Canada

(Traduit des **Acta Ap Sedis** du 5 mai)

Au cours du siècle dernier, l'usage s'était répandu, aux Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, de convoquer les familles catholiques à des danses, qui avaient coutume de se prolonger tard dans la nuit, avec des banquets et des divertissements divers. On en donnait pour raison et pour motif qu'en agissant ainsi on facilitait aux catholiques l'occasion de se mieux connaître entre eux et d'être par conséquent plus unis par les liens de l'amitié et de la charité, et que, en même temps, on s'assurait le moyen de procurer aux bonnes oeuvres des subsides nécessaires. Mais il arrivait que ceux qui avaient l'habitude d'organiser ces réunions et de les présider étaient, la plupart du temps, les chefs eux-mêmes de quelque oeuvre pie, ou encore, assez souvent, les recteurs des église ou les curés.

Les Ordinaires des lieux, bien que ne doutant pas de la bonne foi de ceux qui organisaient ces danses, émus toutefois à la pensée des dommages et des dangers qu'ils prévoyaient devoir découler de cette pratique inusitée, jugèrent de leur devoir de la proscrire; et c'est pourquoi, au 290e canon du troisième Concile plénier de Baltimore, ils portèrent ce décret: Nous ordonnons aussi que les prêtres aient soin de faire complètement disparaître cet abus qui consiste à organiser des banquets avec des bals pour promouvoir les oeuvres pies.

Mais, comme il arrive souvent dans les choses humaines, ces ordonnances, portées si justement et avec tant de sagesse dès le principe, tombèrent peu à peu dans l'oubli, et ces danses vinrent de nouveau en usage et se répandirent même jusque dans la région voisine du Canada.

Ayant pris connaissance de ces faits, les Eminentissimes Pères de la Sacrée Congrégation Consistoriale, après avoir entendu plusieurs Ordinaires de ces pays, et la chose ayant été examinée avec soin, ont pensé qu'il fallait s'en tenir absolument aux décisions du troisième Concile de Baltimore. Avec l'approbation de Sa Sainteté Benoît XV, ils ont décrété de défendre à tous les prêtres séculiers et réguliers, quels qu'ils soient, et à tous les autres clercs, de promouvoir et de favoriser les susdites danses, même quand elles sont organisées dans le but d'aider et de soutenir les oeuvres pies ou pour n'importe quelle autre fin pieuse, et, en plus, de défendre à tous les clercs d'assister à ces danses, si par hasard quelques hommes laïques en organisent.

Le Souverain Pontife a ordonné que ce décret soit rendu public et qu'il soit par tous religieusement observé, nonobstant toutes choses contraire.

Donné à Rome, au palais de la Sacrée Congrégation Consistoriale, le 31 mars 1916.

† **C. card. de Lai, év. de Sabine,**
secrétaire.

† **Thomas Boggiani, arch. d'Edess.,**
assesseur.

Lieu du sceau

L'A. C. J. C. AU MANITOBA

MONSEIGNEUR ET LES JEUNES

Jeudi le 14 décembre, le Cercle LaVérendrye avait l'honneur et le plaisir d'offrir à Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque la présidence d'une séance publique. C'était une recréation, mais coupée de sérieux. "Depuis longtemps, pour citer les paroles du président Gagnon, nous rêvions l'occasion d'une séance pour vous assurer, Monseigneur, de notre attachement et vous dire que vous pouvez compter sur nos énergies et nos bonnes volontés." Le camarade Beaupré vint au premier arrêt du "Train de Plaisir" mettre en relief le but de l'A. C. J. C.

Tous les passagers devaient avoir le suprême plaisir d'entendre vibrer le coeur et l'âme de Sa Grandeur Monseigneur Béliveau. Une autre colonne du journal résume à grands traits ses paroles. Je veux toutefois souligner un point. Attirant l'attention sur certaines parties du discours du camarade Beaupré, Monseigneur précisa ce que l'on attend de l'A. C. J. C., qui d'ailleurs donne ses preuves depuis douze ans. Fidèle à ses moyens puissants de formation, elle peut beaucoup et d'un pouvoir évident, efficace. Aujourd'hui plus que jamais son aide est nécessaire. Aussi est-il désirable que l'A. C. J. C. s'étende en nos paroisses, y propage les idées de défense religieuse et nationale sous forme de cercles agricoles ou cercles ruraux. Les cercles ruraux, oui voilà un point important. C'est vers eux que le Comité Central depuis quelque temps converge son attention. Il y a là une force à mettre en activité. Il faut des initiatives pour les faire agir. Seraient-elles introuvables?

NOTRE PUISSANCE CONQUERANTE

La force et la supériorité de notre race, dans cette lutte pacifique dans Ontario, se trouvent dans l'observation des commandements de Dieu et des préceptes de l'Evangile.

Notre catholicisme est l'unique source de notre puissance conquérante.

Tant que le Canadien français sera fidèle à sa foi, il accomplira sa mission d'avenir qui est les **Gesta Dei**... en Amérique.

Justin (la **Vérité**.)

Un groupe ethnique qui se laisse assimiler apporte au peuple assimilateur un élément de force ou de supériorité; mais tout ce qu'il donne à autrui, il le perd pour lui-même. C'est ce qui est arrivé aux Ecossais et aux Irlandais, à qui, certes, l'on ne saurait faire un crime d'avoir perdu leur langue dans les conditions où ils se sont trouvés placés, mais qui ne témoignent pas moins de la vérité du principe que je viens de poser.

Henri Bourassa.

LE COIN DES DAMES

LA NEIGE, la vraie neige, est tombée ce matin. Si ce n'était la misère qu'elle amène, je bénirais ce voile éblouissant qui couvre le noir, le laid, la nudité de cette nature d'automne. Ce vent, ce givre, ce froid, tout cela ne nous occupe guère quand on est chaudement blotti près du feu avec des provisions pour bien des jours, mais ce sont les pauvres, les miséreux que ce froid fera souffrir.

On prédit un hiver dûr, car le coût de la vie est augmenté, mais les salaires ne le sont pas. Ce n'est pas le mendiant, celui qui est né pauvre et qui reste pauvre, on dirait par vocation, qui souffrira le plus. Non, celui-là tend la main tout naturellement. Mais celui que nous devons plaindre, que nous devons aider, dont nous devons deviner la misère, est celui qui a connu le bien-être, qui a vu de meilleurs jours et qui mourra affamé plutôt que de quêter un morceau de pain.

La charité, cette vertu par excellence, sied à tous, mais plus particulièrement à nous, femmes, dont le coeur devrait être pétri de dévouement. Cette vertu est le principe de notre vie comme elle en est le mérite et le couronnement. C'est quelque chose de sublime de sacrifier son confort, de se dépouiller de ces petits luxes charmants qui enjolivent tant la vie, pour donner le nécessaire à son semblable. Ne craignons donc pas de donner trop; cette charité changera en biens toutes nos misères, toutes nos peines, toutes nos épreuves.

Ces pauvres que nous secourons sont les amis de Dieu; ne donnons donc pas avec un air dédaigneux, mais avec respect et déférence, car c'est un grand honneur que de pouvoir faire la charité. Et j'ajouterai: donnons avec délicatesse. Une femme de coeur et de tact saura bien faire accepter une faveur sans blesser le petit amour-propre qui existe dans tout coeur humain.

Cela me rappelle un petit incident que j'ai entendu raconter il y a quelques années. Une dame de grands moyens vint voir d'anciens amis réduits à la misère par la maladie. Après quelques paroles de froide sympathie, Madame, en serrant pour la dernière fois les doigts amaigris du mourant, dit à la pauvre mère accablée de chagrin, mais fière dans sa pauvreté: "Si vous avez besoin de quelque chose, ne vous gênez pas. Je demeure toujours à la même place." Et Madame monte dans sa voiture, se couvre de riche fourrures, en croyant peut-être avoir fait un acte de charité incommensurable, en déplaçant sa personne distinguée. Il lui aurait été si facile, au nom de l'ancienne amitié, d'envoyer quelques douceurs au pauvre malade qui n'avait pas le moyen de s'en procurer.

Donnons donc à ces pauvres honteux qui souffrent en silence et qui n'osent pas faire connaître leur détresse. Soyons leur providence. En donnant, songeons aussi que nous payons les dettes que nous devons à Dieu. Ce bien-être, ce luxe peut-être, ce superflu qui nous entoure sont des dons de Lui. Il nous les donne pour que nous ayons le bonheur de partager avec nos frères moins favorisés. Pensez que ces bouts de rubans qui flottent à votre taille, ces fleurs et ces plumes qui parent votre chapeau, représentent une somme qui sauverait du désespoir, au moins pour quelques jours, cette mère qui se demande où elle trouvera du pain pour nourrir ses petits enfants. Et vous, dont le coeur soupire de donner, et qui n'avez juste que le nécessaire, allez frapper à la porte du riche. Tendez la main, ne craignez pas le refus, car la charité doit être courageuse. Pour surmonter votre dégoût, votre timidité, pensez au bonheur de soulager ces indigents qui souffrent. Cette pensée vous rendra vaillante.

GERTRUDE.

AUJOURD'HUI, ce huit décembre, mil-neuf-cent-seize.

Cependant que les cloches sonnent à toute volée pour attirer la foule des fidèles vers l'autel de la Vierge, les autres s'en vont au travail non sans jeter toutefois un regard plein de regrets vers la cathédrale, dont les voûtes retentiront tantôt aux sons graves et mélodieux de l'orgue, et dont les cérémonies grandioses, décupleront la ferveur dans l'âme des assistants.

Dans la ville voisine, et toute moderne, c'est le branle-bas accoutumé; chacun s'en va à ses affaires, et moi, je me sens triste de me trouver mêlée aux hérétiques en ce jour...

Je travaille, sans goût, presque sans intérêt et il me faut toute ma volonté pour ne pas déserter et revenir vers le sanctuaire où sont chantées les gloires de l'Immaculée Conception.

A quelqu'un que je rencontre à midi et que j'aurais eu raison de croire un peu plus "ferré" en matières religieuses, je dis: "Aujourd'hui, nous ne devrions pas travailler; une si grande fête!" Surpris, il répète: "Le 8 décembre?" — "Mais oui, le 8 décembre, répliquai-je, ne savez-vous pas que c'est l'Immaculée-Conception?" Et sur ces mots, je me remets à l'ouvrage.

Il ne le savait pas!!! Je le plaignis du fond du coeur, et je ne pus trop remercier Dieu de m'avoir faite croyante convaincue en Le priant d'éclairer les ignorants... S'il me fallait rester tout le jour à la besogne, j'avais au moins l'intime bonheur d'avoir pris part au Banquet Divin à la messe plus matinale... Voilà ce qui nous donne, à nous, la force de faire notre devoir.

Notre devoir! Je me demande si c'est là notre devoir d'agir, parfois, contre nos convictions... Pourquoi donc les catholiques, les tout premiers, qui ont été au service de nos frères séparés, n'ont-ils pas dit: "Demain, je ne travaillerai pas; c'est fête chez nous." Il me semble que vu l'obligation dans laquelle se trouvaient les protestants d'employer les catholiques, tant Canadiens-français que d'autres nations, on aurait gardé la liberté peut-être de célébrer nos fêtes religieuses comme il convient sans risquer de perdre une position... Et l'habitude en serait venue tout comme celle d'observer la fête du Roi et celle de la Reine, qui ne disent pas grand'chose... si ce n'est qu'on peut se lever tard ce jour-là et flâner. N'est-ce pas que c'est un péché de faiblesse qui a été commis en ce temps-là par nos catholiques? Difficile à modifier la situation, maintenant! et si je la déplore, je n'y puis, helas! rien.

JACQUELINE DES ERABLES.

QUESTIONS ENFANTINES

On doit saisir toutes les occasions pour former le courage de l'enfant. L'intelligence se développe rapidement, et il ne faut pas attendre pour cultiver cette jeune plante, qu'elle soit à l'âge d'aller à l'école. Ce serait faire un tort irrémédiable à l'avenir de l'enfant.

Il faut lui enseigner le sentiment de la responsabilité, mais il faut aussi lui apprendre à être fort, à être courageux, en ne se laissant pas abattre par la première déception, par une contrariété soudaine.

L'enfant est plein d'ardeur, il commence son travail avec confiance dans le succès. Aidons-lui de nos conseils, mais à la première petite misère, ne faisons pas la moitié de sa tâche. Laissons-le débrouiller seul ses devoirs, et s'il ne les fait pas bien, qu'il les recommence.

Il faut aussi le mettre en garde contre l'habitude qu'ont certains enfants de commencer plusieurs choses à la fois sans les finir. Il faut lui faire comprendre qu'il vaut mieux n'entreprendre qu'une chose et la bien faire jusqu'au bout. Travaille courageusement, doit-on lui dire, mais en travaillant considère le beau côté des choses et n'oublie pas que la patience vient à bout de tout.

Rien ne trempe mieux le caractère d'un enfant que de lui faire accepter avec une sérénité pleine de courage un insuccès ou bien de s'approprier la responsabilité des erreurs qu'il a commises.

Gertrude.

CONSEILS

On peut déterminer la fraicheur d'un oeuf de la manière suivante: Placez l'oeuf dans un plat rempli d'eau. S'il est frais, il restera sur le côté, au fond de l'eau. Si un peu vieux, il se tiendrait droit le bout appuyé au fond du plat. Et si très vieux, il flottera à la surface.

* * *

Pour laver les carafes, ou les bouteilles tachées. — Mettez de l'eau chaude savonneuse jusqu'à la moitié de la carafe ou de la bouteille, ajoutez une cuillerée à thé de soda à laver, ainsi que des petits morceaux de journaux déchirés. Laissez tremper pendant plusieurs heures, ayant soin de secouer la carafe de temps en temps.

* * *

Pour laver les blouses en soie, employez de l'eau tiède avec du savon fondu. Rincez-les ensuite dans deux eaux foides et laissez-les roulées dans un linge propre pendant deux heures avant de les repasser.

* * *

Pour bien repasser les broderies et les dentelles, il est important de les bien presser à l'envers sur plusieurs rangs d'étoffe. Il faut aussi bien les assécher avec le fer.

Les rubans de lingerie ne devraient pas être repassés avec un fer chaud. On devrait les étirer jusqu'à ce qu'ils deviennent secs, ensuite on les presse avec un fer froid.

RECETTES

Beignes économiques

Ingrédients: 1 tasse de sucre; 2 oeufs; 1 tasse de lait; 1 cuillerée à soupe de beurre fondu; ½ noix de muscade; 2 tasses de farine; 2 cuillerées à thé de poudre.

Préparation: Battez les oeufs et le sucre ensemble. Ajoutez le beurre fondu et le lait. Mêlez bien la poudre avec la farine, râpez bien la muscade et ajoutez à la farine. Coupez avec un coupe-beigne et faites cuire la graisse bien chaude.

* * *

Beignes à la Noël

Ingrédients: 1 tasse de sucre; 3 oeufs; 1 cuillerée à soupe de lait doux; gros comme un oeuf de beurre; une pincée de sel; farine; essence.

Préparation: Défaites en crème le sucre et le beurre. Ajoutez les oeufs bien battus ainsi que le lait, le sel et assez de farine pour faire une pâte épaisse. Il faut sasser 1 cuillerée à thé de poudre avec chaque tasse de farine qu'on met. Faites cuire dans le saindoux bien chaud.

* * *

Beignes à la melasse

Ingrédients: 1 tasse de melasse; 2 tasses de lait de beurre; 2 oeufs; 2 cuilleées à thé de beurre fondu; 1 cuillerée à thé de gingembre; 1 cuillerée à thé de soda à pâte sassé avec la farine, et assez de farine pour faire une pâte molle. Faites cuire dans du saindoux très chaud.

QUELQUES TRAVERS

Que signifient ces fréquentations en culottes d'écoliers et en jupes courtes? En voyant passer le soir certaines fillettes conduites aux "vues" par de jeunes imberbes, les gens sensés disent, haussant les épaules: "La petite fille est moins à plaindre que sa mère qui ne comprend pas l'inconvenance de pareilles sorties."

Permettre de pareilles fréquentations ridicules, abandonner des enfants si malléables, si faibles devant certaines tentations, sans surveillance, c'est vouloir les préparer à l'union chrétienne par la flétrissure des énergies spirituelles de l'âme.

La retenue et la modestie sont l'apanage d'une jeune fille chrétienne qui a une horreur instinctive de ce que les protestations à la mode appellent le "flirt".

Les gens sérieux et chrétiens méprisent une "flirteuse" parce qu'on sait qu'elle parodie l'amour et que ses mines sont fausses. La "flirteuse" est une folle qui agit comme si elle devait épouser toute une société, c'est parfois une jalouse méchante qui s'adore elle-même sans se soucier des amitiés et des bonheurs vrais qu'elle détruit.

Le "flirt" atrophie le coeur, et enlève à l'amitié toute sa grâce et toute sa poésie.

L'esprit chrétien seul peut préserver une jeune fille de ce goût général du mensonge et de l'hypocrisie ridicule.

Pour être poli il faut se gêner. Pour montrer de la déférence il faut avoir soumis en soi-même l'amour-propre et l'orgueil. Sans abnégation chrétienne il n'y a pas de véritable politesse qui n'est que la florison extérieure de l'humilité et de la charité.

L'Eglise Catholique c'est la grande école de respect. Plus on s'en éloigne plus on tombe dans le sans-gêne.

L. R.

Gagna sa propre renommée. — La grande popularité dont jouit aujourd'hui l'Huile Electrique du Dr Thomas n'est pas due à une grande réclame, car tel ne fut pas le cas, mais vient absolument de la valeur de cette huile en tant que remède. Dans toutes les maisons, de ville ou de campagne, on recherche cette huile à cause de ses éminentes qualités.

SOIREE DE NOEL A L'HOSPICE TACHE

Les Dames Patronesses de l'Hospice Taché ont eu l'heureuse idée de demander aux Révérendes Soeurs de cette institution de présenter une séance dramatique et musicale qui sera donnée par les orphelines.

Cette petite séance aura lieu dans la salle de la Maison Provinciale, jeudi, le 28 décembre, à 7:30 du soir, et remplacera le traditionnel arbre de Noël. Le prix d'entrée payable à la porte sera de 25 sous, et quelques sièges à 50 sous.

L'auditoire sera charmé d'entendre le bel orchestre de l'Académie Provencher.

La veille, c'est-à-die mercredi le 27, à 2 heures, une réception spéciale aura lieu pour les enfants. L'entrée sera de 10 sous.

La charitable population de Saint-Boniface et de Winnipeg, à qui l'Hospice Taché tient tant au coeur, saura comme par le passé témoigner son admiration pour cette oeuvre admirable, en venant en grand nombre à cette séance.

Voici le programme qui sera exécuté:

Programme

Ouverture, Orchestre de l'Académie Provencher.
Choeur: Le chant du drapeau.
Orchestre.
Saynète comique: Les deux Moqueuses.
Chant: Mme T. Levesque.
Orchestre.
Drame en trois actes: L'expiation par la Charité.—1er acte.
Déclamation: La création des nations.
L'expiation par la Charité: 2me acte.
Gymnastique: Fantaisie Japonaise.
Orchestre.
L'expiation par la charité: 3me acte.
La Gerge de Noël.
Duo: L'Orpheline.
Pantomine.
Scène enfantine: Le plumage n'est pas l'oiseau.
Orchestre.
Scène lyrique: Les Echos.
Hommage de gratitude à Mgr l'Archevêque, à nos bonnes Dames Patronesse, et à tous nos bienfaiteurs.
Finale: Dieu sauve le Roi.

UNE INJURE A LA FRANCE

D'un grand journal anglais de Londres, Angleterre, vient cette leçon, méritée, à l'adresse des adversaires du français dans l'Ontario: "Vouloir une loi qui empêche les enfants canadiens-français d'apprendre leur langue semble une étrange insulte à faire à la race héroïque qui verse son sang avec la nôtre aux bords de la Somme."

RETOUR DE L'EST

Mme Vigor Rho, 616 rue Bannatyne, épouse de notre peintre bien connu, est de retour d'un voyage de trois mois dans l'Est. Elle a rendu visite à sa mère à Gaspé et séjourné quelque temps aux Etats-Unis.

LES MAHOMETANS

Ils sont au nombre de plus de 200 millions et ne forment plus, excepté en Turquie, d'Etat indépendant.

Ils se trouvent ainsi répartis: 9 millions en Egypte, 4 millions en Algérie, 5 millions au Maroc, au total, 60 millions en Afrique, 170 millions en Asie, 5 millions en Europe.

En Turquie, il y a environ 16 millions de mahométans dans les possessions d'Asie et 2 millions dans les territoires européens.

Autour de la Ferme

AU PAYS DU BLE

Pour illustrer ce que nous avons écrit jusqu'à présent des terres de Starbuck, et des avantages qu'elles offrent aux cultivateurs, nous donnons le témoignage de M. Wm Willer, l'un des agriculteurs les plus en vue et les plus prospères de cette localité. Voici ce qu'il écrit dans une lettre adressée au président de la chambre de commerce de Starbuck:

"A votre demande, je vous écris un bref exposé de mes expériences depuis que je suis à Starbuck. Je suis arrivé ici en mars 1905, et il est maintenant difficile de croire que Starbuck fut un jour ce dont j'ai souvenance. On achetait son billet dans un vieux wagon à marchandises qui est maintenant remplacé par une gare moderne; il n'y avait pas un poteau de téléphone en vue, et aujourd'hui nous avons un système aussi parfait qu'on puisse en trouver dans cette partie du pays. En 1905, en regardant vers le sud, je pouvais voir des milles et des milles de terrain et une vieille maison ici et là. Aujourd'hui, je regarde dans la même direction, et je vois des fermes éparpillées de tous les côtés. Ceci indique de la prospérité, mais ce n'est que dernièrement que Starbuck s'est rendu compte de ce qu'il peut être, et j'espère le voir prendre place au rang des plus prospères villages du Manitoba. Quand d'abord je suis arrivé ici, la terre valait de $12 à $20 l'acre, et maintenant elle est estimée à $25 et $40 l'acre. Le village, comme je me le rappelle, avait une apparence abandonnée, mais aujourd'hui les étrangers remarquent son aspect affairé et prospère.

"Vous savez peut-être que je possède une assez grande étendue de terrain dans ce voisinage et dans les quatre années que j'ai fait de la culture ici, je puis citer les chiffres suivants comme moyenne de récolte:

"Le blé a rendu de 18 à 29 boisseaux à l'acre. Mes récoltes d'avoine donnent une moyenne de 67, celles d'orge environ de 40 boisseaux à l'acre.

"D'après ces chiffres, on verra ce qu'un cultivateur peut faire avec seulement une demi-section de terrain...

"J'ai voyagé à travers les Etats de l'Ouest et du Sud; j'ai visité l'Alberta et la Saskatchewan, et j'ai souvent fait la longueur et la largeur du Manitoba, mais jamais je n'ai vu de si bon terrain pour le prix auquel on peut en acheter dans cette localité. C'est impossible à un sol d'être plus fertile et je puis vous montrer justement dans ce district du terrain qui a donné successivement trente récoltes de blé; cependant le blé qui y est semé cette année a la même apparence que si c'était la première récolte.

"Je suppose que vous avez déjà remarqué les avantages dont nous jouissons en étant situés si près de Winnipeg. C'est un point qu'il faudra répéter, car je veux dire que chaque fermier près de Starbuck a considéré ce point comme un des principaux parmi ceux qui l'ont engagé à s'établir ici. Avoir un marché organisé à 25 milles est un item qui seul doit être pris en considération pour ne rien dire des jouissances qu'on peut avoir au point de vue social. Nous sommes tenus au courant de ce qui se passe dans le monde, et en même temps, nous pouvons vivre en campagne et jouir de tous ses avantages.

"Je puis dire qu'un homme ne peut pas placer son argent à meilleur profit et à plus grande sécurité que sur du terrain situé dans la vallée de la rivière Rouge, car dans peu d'années la valeur de ce terrain aura doublé, et je ne doute pas un instant que, dans la période qui suivra, elle répètera cette manoeuvre."

Cette lettre, pour avoir été écrite il y a quelques années, n'en a pas moins conservé sa véracité. Bien plus, la situation agricole s'est améliorée sur bien des points, tandis que les terres, à cause de la crise financière qui sévit par tout le pays, sont au même prix où elles étaient auparavant.

A. G.
Casier postal 22, Starbuck, Man.

CE QUE DONNE L'INDUSTRIE LAITIERE

A Sainte-Geneviève

Notre correspondant de Sainte-Geneviève nous communique les résultats obtenus durant la dernière saison par la fromagerie de Sainte-Geneviève. Nous sommes heureux de les transmettre à nos lecteurs.

La fromagerie de Sainte-Geneviève ouvrit ses portes à ses patrons le 15 mai deriner; elle les ferma le 19 octobre.

Le nombre des patrons a été de 21.

Ces patrons possédaient 186 vaches.

La fromagerie a reçu durant cette saison 412,821 livres de lait.

Ces 412,821 livres de lait ont produit 41,620 livres de fromage.

Ce fromage a été vendu au prix moyen de 18 15-100 sous la livre.

Le revenu total a donc été de $7,556.75.

Dépenses

Fabrication du fromage et frais d'administration: $925.47.

Revenu des patrons

Déduction faite des frais de fabrication et d'administration, les patrons ont donc retiré $6,631.28.

Ou encore: $1.60 2-3 par chaque cent livres de lait.

Ou encore, si l'on prend pour base du calcul le nombre de vaches: $35.70 par chaque bête.

* * *

N'est-ce pas bien et probant? Notre correspondant ajoute que tous sont satisfaits du résultat obtenu et qu'ils espèrent faire encore mieux l'an prochain. D'année en année, ils ont marché de succès en succès. Forts des succès du passé, ils sont assurés du succès de l'avenir.

Ils ont raison, car le fromage tend de plus en plus à devenir un aliment quotidien. De plus nos marchés se développent à l'étranger. Et pourquoi le Manitoba ne marcherait-il pas sur les traces des provinces de Québec et d'Ontario qui se sont créé de si beaux revenus avec leur exportation de fromage.

CE QUI INFLUENCE LA PRODUCTION DU LAIT

L'heure des traites

Depuis bien longtemps, on constate que l'heure de la traite peut faire varier la production du lait, à chaque traite, en quantité et en qualité. Beaucoup de cultivateurs considèrent que le lait du matin est beaucoup plus pauvre que celui du soir. L'un d'eux prétendait même, en exagérant, que le matin, on trait de l'eau et le soir de la crème. Les analyses ont souvent confirmé les observations des cultivateurs.

On a cherché à expliquer le fait en faisant intervenir la chaleur du jour, le bon effet du soleil, l'influence néfaste de la lune, l'exercice que la vache prend, même à l'étable, en se levant et en se couchant, etc...

En réalité, il ne faut pas aller chercher si loin. L'espacement des traites est à peu près certainement la cause de ces variations. Les observations de Monsieur Grisdale et de plusieurs autres expérimentateurs ont établi que plus les intervalles entre les deux traites étaient considérable, plus la production augmentait en quantité. C'est-à-dire que le matin, "surtout en hiver, lorsqu'on tire les vaches tôt le soir et tard le matin", on recueille plus de lait que le soir, mais le lait est moins riche.

Prenons les chiffres mêmes indiqués par M. Grisdale:

Une vache donne 30 livres de lait par jour 4%. On la trait à 6 heures du matin et à 6 heures du soir; à chaque traite la vache donne 15 livres de lait à 4%.

Si l'on change les heures des traites et qu'on les fasse le matin à 6 heures et le soir à 4 heures, on constatera les variations suivantes:

La traite du matin sera plus forte; la vache donnera 17 à 18 livres de lait; mais la teneur en gras sera plus faible: 3.50 à 3.75%.

A la traite du soir, la quantité de lait sera réduite; la vache ne donnera que 12 à 13 livres de lait; mais la richesse en gras sera plus grande.

Au reste, la vache continuera après comme avant à donner ses 30 livres de lait et la même quantité de gras. On n'aura pas, en réalité, influencé la production totale de gras ou du lait.

Ceci est bien établi par l'expérience faite à la ferme expérimentale d'Ottawa. Une certaine irrégularité dans la traite n'a pas d'importance. Les intervalles peuvent être inddifféremment de 10, 12 ou 14 heures.

Avec des intervalles plus considérables, il peut bien se faire que la production soit affectée.

Il faut remarquer aussi que l'expérience a été faite sur des vaches donnant 30 à 40 livres de lait par jour. Il peut se faire qu'avec de grosses laitières la régularité soit plus nécesssaire.

Avec trois traites par jour, ce que nous avons dit pour deux traites est encore vrai. La production du lait sera influencée de la même façon; Après l'intervalle le plus long, la quantité de lait augmentera mais sa richesse diminuera. Ce sera le contraire après l'intervalle le plus court.

Voici les résultats obtenus par Fleischmann:

La vache était traite le matin, 9 heures après la traite du soir; elle donnait alors 8 livres 1-2 de lait contenant 2.70% de gras.

A la traite du midi, 8 heures 1-2 après, elle donnait 6 livres 2-3 de lait, contenant 3.80% de gras.

En résumé, l'influence de l'heure de la traite n'existe pas sur la production journalière de lait et de gras. Mais elle se fait sentir sur la quantité et la qualité du lait de chaque traite. Si le lait des deux traites est envoyé en même temps à la fabrique l'irrégularité des traites importe assez peu.

Si au contraire, on vend son lait en nature, la régularité s'impose pour fournir un lait de composition régulière. Lorsque le lait est destiné à des petits enfants qui ont besoin d'avoir un aliment très uniforme, des traites faites régulièrement et à intervalles égaux sont absolument à conseiller.

Joseph Pasquet,
Professeur de Zootechnie.
Sainte-Anne de la Pocatière.

RACINES ET RECOLTES FOURRAGERES

La superficie totale ensemencée cette année en racines et récoltes fourragères, comprenant les pommes de terre, les navets, etc., le foin et le trèfle, la luzerne, le maïs fourrager et les betteraves fourragères, s'élève à 8,980,000 âcres, qui est presque la même superficie qu'en 1915; mais le total est atteint avec une augmentation d'environ 100,000 acres en foin et en trèfle, cette récolte occupant une superficie totale de près de 8 millions d'acres et d'une légère diminution pour chacune des autres récoltes, qui sont relativement petites. La valeur totale aux prix locaux, de ces récoltes pour 1916 s'élève à $249,882,000 en comparaison à 229,623,000 pour 1915. Le rendement du foin et du trèfle cette année atteint le record de 14,799,000 tonnes, soit une moyenne de 1.86 tonne à l'acre. Le plus haut rendement moyen enregistré pour cette récolte au Canada. La valeur moyenne par tonne est de $11.50, contre plus de $14 l'an dernier. Les pommes de terre sont encore en général, une pauvre récolte, ce résultat étant dû aux conditions défavorables dans Québec et Ontario où le rendement moyen par acre est, pour Québec, de 131 boisseaux, contre 149 l'an dernier, et pour Ontario, 61 boisseaux. Pour les provinces maritimes le rendement des pommes de terre est bon, soit 206 boisseaux par acre pour l'Ile du Prince-Edouard, 201 boisseaux par acre pour la Nouvelle-Ecosse, et 192 boisseaux par acre pour le Nouveau-Brunswick. Le prix moyen par boisseau des pommes de terre, est de 81 sous pour tout le Canada, 95 sous pour l'Ile du Prince-Edouard, 89 sous pour le Nouveau-Brunswick, 97 sous pour Québec et $1.28 pour Ontario. Pour les provinces des prairies, les rendements des pommes de terre ont été assez bons, les moyennes variant de 170 à 177 boisseaux, et les prix étaient de 92 et 93 sous le boisseau en Manitoba et en Saskatchewan et de 84 sous le boisseau en Alberta. En Colombie Britannique le rendement moyen par acre est de 189 boisseaux, et le prix moyen de 70 sous le boisseau. La qualité des tubercules est entre 89 et 95 pour cent de l'étalon pour les provinces maritimes, plus de 90 pour cent pour le Manitoba et la Saskatchewan et 84 pour cent l'Alberta et la Colombie Britannique. Pour Québec et Ontario la qualité est de 76 et 77 pour cent.

Blé d'automne et labours d'automne

A cause de l'état sec du sol dans Ontario, les labours et les semences du blé d'automne ont été difficiles. Le 31 octobre, 656,500 acres seulement étaient ensemensées, contre 820,600 acres en 1915, une diminution de 164,100 acres ou de 20 pour cent. Dans l'Alberta aussi il y a une diminution de 36,500 acres, ou de 14 pour cent, savoir: de 260,500 acres à 224,000 acres. Pour tout le Canada la superficie que l'on évalue être ensemencée en blé d'automne est de 899,300 acres contre 1,100,800 acres, une diminution de 201,500 acres ou de 18 pour cent. La condition du blé d'automne le 31 octobre était pour tout le Canada de 76 pour cent de l'étalon contre 88 pour cent l'an dernier et 97 pour cent en 1914. De la superficie totale de terre destinée aux semences de l'an prochain, on évalue que 51 pour cent avait été labouré le 31 octobre, les proportions pour cent dans l'Ouest sont 47 pour le Manitoba, 28 pour la Saskatchewan et 21 pour l'Alberta.

VOLAILLES

Janvier et février

Vous ne sauriez mieux faire pendant ces deux mois que de bien étudier votre basse-cour afin de savoir au juste les sujets à employer pour la reproduction et ceux qui ne doivent pas être employés lorsque la saison d'accouplement arrive. Vous serez en bonne voie si vous avez conservé un nombre suffisant de bonnes poules de vos poulettes de la saison dernière. Mais si vous constatez qu'il vous faut plus d'oeufs pour l'incubation que les poules que vous avez ne peuvent pas donner, alors il sera nécessaire de choisir un parquet de vos meilleures poulettes.

Si vous vous êtes servis de nids à trappe, vous savez maintenant quelles poulettes sont les meilleures pondeuses, car ce sont les volailles qui se développent le plus tôt qui donnent le meilleur rendement. Si vous ne vous servez pas de nids à trappe, vous devriez mettre un anneau à la patte des poulettes dès qu'elles commencent à pondre et à en prendre note afin de mettre de côté les meilleures pour la reproduction la saison prochaine. Quant à vos poules de reproduction tenez-les simplement. Laissez-les courir dans la cour si c'est possible; sinon tenez le poulailler grand ouvert pour qu'elles aient autant d'air pur et de soleil que possible; nourrissez légèrement, enfouissez tout le grain dans la litière, voyez à ce qu'elles aient toute la verdure qu'elles peuvent manger afin qu'elles soient dans le meilleur état possible au commencement de la saison de reproduction.

Les volailles fraichement abattues engraissées en épinette obtiennent toujours de bons prix tues engraissées en épinette obpendant ces mois. Vos cochets tardifs devraient maintenant être prêts et vos capons seront enlevés promptement aux plus hauts prix du marché.

Geo. Robertson,
Adjoint à l'aviculteur

BETAIL

Taureaux de poids

1,200 livres et plus—
De choix ....$7.50 à $8.00
Bon ....$7.00 à $7.25
Moyen ....$5.75 à $6.25

Taureaux de boucherie

De 1,000 livres à 1,200 livres—
De choix ....$7.25 à $7.50
Bon ....$6.75 à $7.00
Moyen ....$6.25 à $6.50
Ordinaire ....$5.00 à $5.75

De 700 à 1,000 livres—
De choix ....$6.75 à $7.25
Bon ....$6.50 à $6.75
Moyen ....$5.25 à $6.25
Ordinaire ....$4.75 à $5.25

Taures de boucherie

De 700 à 1,000 livres—
Choix ....$6.50 à $6.75
Bon ....$6.00 à $6.25
Moyen ....$5.00 à $5.40
Ordinaire ....$4.50 à $5.00

Vaches de boucherie

1,100 livres et plus—
Choix ....$6.00 à $6.50
Bon ....$5.50 à $6.00
Moyen ....$5.00 à $5.40
Ordinaire ....$3.75 à $4.00

De 800 à 1,000 livres—
De choix ....$6.00 à $6.50
Bon ....$5.75 à $6.00
Moyen ....$4.50 à $5.00
Ordinaire ....$3.50 à $4.00

Boeufs (Bulls)

De choix ....$5.75 à $6.25
Moyen ....$5.25 à $5.50
Bologne ....$3.75 à $4.25
"Cutters" ....$3.00 à $3.75
"Canners" ....$2.25 à $3.00

Boeufs (Oxen)

Bon ....$5.75 à $6.50
Moyen ....$5.00 à $5.50
Ordinaire ....$3.50 à $4.50

Veaux

De choix ....$7.25 à $7.50
Bon ....$6.50 à $7.00

"Feeders"

De choix, de 950 à 1,100 liv.
Prix ....$6.00 à $6.25
Bon. De 800 à 950 livres.
Prix ....$5.25 à $5.75

"Stockers"

De 450 à 800 livres—
De choix (breedy steers)
Prix ....$6.00 à $6.25
Moyen (taureaux) ..$5.50 à $6.00
Ordinaire (taureaux)
Prix ....$4.50 à $5.25
De choix (breedy heifers)
Prix ....$6.00 à $6.35
Moyen (taures) ....$5.50 à $6.00
Ordinaire (taures) ..$4.50 à $5.00

Veaux "stockers"

De choix ....$5.25 à $5.50
Bon ....$4.50 à $5.00

Porcs

De choix ....$10.25 à $10.35
Lourds ....$7.75 à $8.00
Légers ....$8.75 à $9.00
"Stags" ....$5.00 à $5.50
Truies ....$6.75 à $7.00

Moutons

Agneaux de l'année (choix)
Prix ....$11.50 à $12.00
Agneaux de l'année (ordinaire).
Prix ....$7.50 à $8.75
Lourds ....$8.00 à $8.75
Légers ....$6.50 à $7.50

LES PRODUITS

Beurre

Crèmerie, briquette fraîche.
Prix .... .43 ..
Man. (Solids — Prix du gros) .... .40 ..
De ferme .... .33 .35

Oeufs

No 1 frais. La doz. ...... .45 .50

Patates

Lot de 10 livres .... .90 ..
N.-B. Au char, le bois. .. .85 ..
Manitoba. Au char .... .70 .75

Gruau

Sac de 80 livres $3.20

Farine

Lake of the Woods Milling Co.—
Five Roses. Sac de 98 liv. ...$4.95
Lakewood $4.82½
Harvest Queen $4.70
Memora ....$$4.20
XXXX $3.70

Western Canada Flour Mills—
Purity. Sac de 98 liv. $4.95
Medallion $4.82½
Three Stars $4.20
Maitland $4.40

Ogilvie Flour Mills—
Royal Household (98 liv.) ..$4.95
Glenora $4.75
Manitoba $4.45
Whole Wheat $4.60
Graham $4.60
XXXX $3.75

Alimentation

Son en sac $28.00
"Shorts" $30.00
Avoine cassée $45.00
Orge et avoine $45.00

Foin

No 1 "Timothy" $15.00
No 1 "Native" $11.00
No 2 "Native" $10.00
No 1 "Midland" $9.00

Volailles vivantes

Poulets No 1 du printemps.
Prix .... .16 ..
Poules No 1 .... .13 ..
Dindes .... .22 ..
Vieux coqs .... .09 ..
Canards No 1 .... .13 ..
Oies No 1 .... .13 ..

Cote du Grain

Mardi soir, le 19 décembre

	Déch'gé	Inspecté	"Tough"	Rejeté	'Smutty'
BLE					
No 1 Nord. .	169¾		157¾	156¾	154¾
No 2 Nord. .	167		155¾	153¾	151¾
No 3 Nord. .	161¾	Spécial	148¾		
No 4 Nord. .	149¾	149¾	....		
No 5 Nord. .	121¾	126¾	....		
No 6 Nord. .	93¾	112¾	....		
Fourrage ..	88				
AVOINE					
2 C W	54¼		50½		
3 C W	51⅜		49½		
Extra 1 four	51⅜		49½		
No 1 four ..	49⅜		48½		
No 2 four ..	48⅜		47½		
Rejeté					
ORGE					
No 3	96				
No 4	90				
Rejeté	70				
Fourrage ..	70				
LIN					
1 N. W. C. ..	258½				
2 C. W.	255½				
3 C. W.	236½				
Rejeté	236½				

DECHARGE veut dire "déchargé" à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

INSPECTE veut dire "inspecté" par les inspecteurs du gouvernement à Winnipeg.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

Cote a la Fermeture

	Blé	Avoine	Lin	Orge
Décembre ..	169¾	54¼	258½	94
Mai	175⅞	58¼	269	100

Cote fournie par Le Comptoir Agricole, "Limited"

Les Trois Messes Basses

"Deux dindes truffées, Garrigou?...

—Oui, mon révérend, deux dindes magnifiques bourrées de truffes. J'en sais quelque chose, puisque c'est moi qui ai aidé à les remplir. On aurait dit que leur peau allait craquer en rôtissant, tellement elle était tendue...

—Jésus-Maria! moi qui aime tant les truffes!... Donne-moi vite mon surplis, Garrigou... Et avec les dindes, qu'est-ce que tu as encore aperçu à la cuisine?...

—Oh! toutes sortes de bonnes choses... Depuis midi nous n'avons fait que plumer des faisans, des huppes, des gelinottes, des coqs de bruyère. La plume en volait partout... Puis de l'étang on a apporté des anguilles, des carpes dorées, des truites, des...

—Grosses comment, les truites, Garrigou?

—Grosses comme ça, mon révérend... Enormes!...

—Oh! Dieu, il me semble que je les vois!... As-tu mis le vin dans les burettes?

—Oui, mon révérend, j'ai mis le vin dans les burettes... Mais dame! il ne vaut pas celui que vous boirez tout à l'heure en sortant de la messe de minuit. Si vous voyiez cela dans la salle à manger du château, toutes ces carafes qui flambent pleines de vins de toutes les couleurs... Et la vaisselle d'argent, les surtouts ciselés, les fleurs, les candélabres!... Jamais il ne se sera vu un réveillon pareil. Monsieur le marquis a invité tous les seigneurs du voisinage. Vous serez au moins quarante à table, sans compter le bailli ni le tabellion... Ah! vous êtes bien heureux d'en être, mon révérend... Rien que d'avoir flairé ces belles dindes, l'odeur des truffes me suit partout... Meuh!...

—Allons, allons, mon enfant. Gardons-nous du péché de gourmandise, surtout la nuit de la Nativité... Va bien vite allumer les cierges et sonner le premier coup de la messe; car voilà que minuit est proche et il ne faut pas nous mettre en retard..."

Cette conversation se tenait une nuit de Noël de l'an de grâce mil six cent et tant, entre le révérend dom Balaguère, ancien prieur des Barnabites présentement chapelain gagé des rires de Trinquelague, et son petit clerc Garrigou, ou du moins ce qu'il croyait être le petit clerc Garrigou, car vous saurez que le diable, ce soir-là, avait pris la face ronde et les traits indécis du jeune sacristain pour mieux induire le révérend père en tentation et lui faire commettre un épouvantable péché de gourmandise. Donc, pendant que le soi-disant Garrigou (hum! hum!) faisait à tour de bras carillonner les cloches de la chapelle seigneuriale, le révérend achevait de revêtir sa chasuble dans la petite sacristie du château; et, l'esprit déjà troublé par toutes ces descriptions gastronomiques, il se répétait à lui-même en s'habillant:

"Des dindes rôties... des carpes dorées... des truites grosses comme ça!..."

Dehors, le vent de la nuit soufflait en éparpillant la musique des cloches, et à mesure des lumières apparaissaient dans l'ombre aux flancs du mont Ventoux, en haut duquel s'élevaient les vieilles tours de Trinquelage. C'étaient des familles de métayers qui venaient entendre la messe de minuit au château. Ils grimpaient la côte en chantant par groupes de cinq ou six, le père en avant la lanterne en main, les femmes enveloppées dans leurs grandes mantes brunes où les enfants se serraient et s'abritaient. Malgré l'heure et le froid, tout ce brave peuple marchait allègrement, soutenu par l'idée qu'au sortir de la messe il y aurait, comme tous les ans, table mise pour eux en bas dans les cuisines. De temps en temps, sur la rude montée, le carrosse d'un seigneur, précédé de porteurs de torches, faisait miroiter ses glaces au clair de lune, ou bien une mule trottait en agitant ses sonnailles, et à la lueur des falots enveloppés de brume, les métayers reconnaissaient leur bailli et le saluaient au passage:

"Bonsoir, bonsoir, maître Arnoton!

—Bonsoir, bonsoir, mes enfants!"

La nuit était claire, les étoiles avivées de froid; la bise piquait, et un fin grésil, glissant sur les vêtements sans les mouiller, gardait fidèlement la tradition des Noëls blancs de neige. Tout en haut de la côte, le château apparaissait comme le but, avec sa masse énorme de tours, de pignons, le clocher de sa chapelle montant dans le ciel bleu noir, et une foule de petites lumières qui clignotaient, allaient, venaient, s'agitaient à toutes les fenêtres, et ressemblaient, sur le fond sombre du bâtiment, aux étincelles courant dans des cendres de papier brûlé... Passé le pont-levis et la poterne, il fallait, pour se rendre à la chapelle, traverser la première cour, pleine de carrosses, de valets, de chaises à porteurs, toute claire du feu des torches et de la flambée des cuisines. On entendait le tintement des tournebroches, le fracas des casseroles, le choc des cristaux et de l'argenterie remués dans les apprêts d'un repas; par là-dessus, une vapeur tiède, qui sentait bon les chairs rôties et les herbes fortes des sauces compliquées, faisait dire aux métayers, comme au chapelain, comme au bailli, comme à tout le monde:

"Quel bon réveillon nous allons faire après la messe!"

II

Drelindin din!...... Drelindin din!.....

C'est la messe de minuit qui commence. Dans la chapelle du château, une cathédrale en miniature, aux arceaux entrecroisés, aux boiseries de chêne, montant jusqu'à hauteur des murs, toutes les tapisseries ont été tendues, tous les cierges allumés. Et que de monde! Et que de toilettes! Voici d'abord, assis dans les stalles sculptées qui entourent le choeur, le sire de Trinquelage, en habit de taffetas saumon, et près de lui tous les nobles seigneurs invités. En face, sur des prie-Dieu garnis de velours, ont pris place la vieille marquise douairière dans sa robe de brocart couleur de feu, et la jeune dame de Trinquelague, coiffée d'une haute tour de dentelle gaufrée à la dernière mode de la cour de France. Plus bas, on voit, vêtus de noir avec de vastes perruques en pointe et des visages rasés, le bailli Thomas Arnoton et le tabellion maître Ambroy, deux notes graves parmi les soies voyantes et les damas brochés. Puis viennent les gras majordomes, les pages, les piqueurs, les intendants, dame Barbe, toutes ses clefs pendues sur le côté à un clavier d'argent fin. Au fond, sur les bancs, c'est le bas office, les servantes, les métayers avec leurs familles; et enfin, là-bas, tout contre la porte qu'ils entr'ouvrent et referment discrètement, messieurs les marmitons qui viennent entre deux sauces prendre un petit air de messe et apporter un odeur de réveillon dans l'église toute en fête et tiède de tant de cierges allumés.

Est-ce la vue de ces petites barrettes blanches qui donne des distractions à l'officiant? Ne serait-ce pas plutôt la sonnette de Garrigou, cette enragée petite sonnette qui s'agite au pied de l'autel avec une précipitation infernale et semble dire tout le temps: "Dépêchons-nous, dépêchons-nous.. Plus tôt nous aurons fini, plus tôt nous serons à table." Le fait est que chaque fois qu'elle tinte, cette sonnette du diable, le chapelain oublie sa messe et ne pense plus qu'au réveillon. Il se figure les cuisines en rumeur, les fourneaux où brûle un feu de forge, la buée qui monte des couvercles entr'ouverts, et dans cette buée deux dindes magnifiques, bourrées, tendues, marbrées de truffes...

Ou bien encore il voit passer des files de petits pages portant des plats enveloppés de vapeurs tentantes, et avec eux il entre dans la grande salle déjà prête pour le festin. O délices! voilà l'immense table toute chargée et flamboyante, les paons habillés de leurs plumes, les faisans écartant leurs ailes mordorées, les flacons couleur de rubis, les pyramides de fruits éclatant parmi les branches vertes, et ces merveilleux poissons dont parlait Garrigou (ah! bien oui, Garrigou!) étalés sur un lit de fenouil, l'écaille nacrée comme s'ils sortaient de l'eau, avec un bouquet d'herbes odorantes dans leurs narines de monstres. Si vive est la vision de ces merveilles qu'il semble à dom Balaguère que tous ces plats mirifiques sont servis devant lui sur les broderies de la nappe d'autel, et deux ou trois fois, au lieu de **Dominus vobiscum**, il se surprend à dire le **Benedicite**. A part ces légères méprises, le digne homme débite son office très consciencieusement, sans passer une ligne, sans omettre une génuflexion, et tout marche assez bien jusqu'à la fin de la première messe; car vous savez que le jour de Noël le même officiant doit célébrer trois messes consécutives.

"Et d'une!" se dit le chapelain avec un soupir de soulagement; puis, sans perdre une minute, il fait signe à son clerc ou celui qu'il croit être son clerc, et...

Drinlindin din!..... Dreledin din!.....

C'est la seconde messe qui commence, et avec elle commence aussi le péché de dom Balaguère. "Vite, vite, dépêchons-nous", lui crie de sa petite voix aigrelette la sonnette de Garrigou, et cette fois le malheureux officiant, tout abandonné au démoin de gourmandise, se rue sur le missel et dévore les pages avec l'avidité de son appétit en surexcitation. Frénétiquement il se baisse, se relève, esquisse les signes de croix, les génuflexions, racourcit tous ses gestes pour avoir plus tôt fini. A peine s'il étend ses bras à l'évangile, s'il frappe sa poitrine au confiteor. Entre le clerc et lui c'est à qui bredouillera le plus vite. Versets et répons se précipitent, se bousculent. Les mots à moitié prononcés, sans ouvrir la bouche, ce qui prendrait trop de temps, s'achèvent en murmures incompréhensibles.

Oremus ps... ps... ps...
Meâ culpâ... pâ... pâ...

Pareils à des vendangeurs pressés foulant le raisin de la cuve, tous deux barbotent dans le latin de la messe, en envoyant des éclaboussures de tous les côtés.

Dom.. scum!... dit Balaguère.

... **Stutuo!**... répond Garrigou; et tout le temps la damnée petite sonnette est là qui tinte à leurs oreilles, comme ces grelots qu'on met aux chevaux de poste pour les faire galoper à la grande vitesse. Pensez que de ce train-là une messe basse est vite expédiée.

"Et de deux!" dit le chapelain tout essoufflé; puis, sans prendre le temps de respirer, rouge, suant, il dégringole les marches de l'autel et...

Drinlindin din!..... Dreledin din!.....

C'est la troisième messe qui commence. Il n'y a plus que quelques pas à faire pour arriver à la salle à manger; mais, hélas! à mesure que le réveillon approche, l'infortuné Balaguère se sent pris d'une folie d'impatience et de gourmandise. Sa vision s'accentue, les carpes dorées, les dindes rôties sont là, là. Il les touche; ... il les... Oh! Dieu... Les plats fument, les vins embaument; et secouant son grelot enragé, la petite sonnette lui crie:

"Vite, vite, encore plus vite!.."

Mais comment pourrait-il aller plus vite? Ses lèvres remuent à peine. Il ne prononce plus les mots... A moins de tricher tout à fait le bon Dieu et de lui escamoter sa messe... Et c'est ce qu'il fait, le malheureux!... De tentation en tentation, il commence par sauter un verset, puis deux. Puis l'épître est trop longue, il ne la finit pas, effleure l'évangile, passe devant le credo sans entrer, saute le pater, salue de loin la préface, et par bonds et par élans se précipite ainsi dans la damnation éternelle, toujours suivi de l'infâme Garrigou **(vade retro, Satanas!)**, qui le seconde avec une merveilleuse entente, lui relève sa chasuble, tourne les feuillets deux par deux, bouscule les pupitres, renverse les burettes, et sans cesse secoue la petite sonnette de plus en plus fort et de plus en plus vite.

Il faut voir la figure effarée que font tous les assistants! Obligée de suivre à la mimique du prêtre cette messe dont ils n'entendent pas un mot, les uns se lèvent quand les autres s'agenouillent, s'asseyent quand les autres sont debout, et toutes les phases de ce singulier office se confondent sur les bancs dans une foule d'attitudes diverses. L'étoile de Noël en route dans les chemins du ciel, là-bas vers la petite étable, pâlit d'épouvante en voyant cette confusion...

"L'abbé va trop vite... On ne peut pas suivre", murmure la vieille douairière en agitant sa coiffe avec égarement. Maître Arnoton, ses grandes lunettes d'acier sur le nez, cherche dans son paroissien où diantre on peut bien en être. Mais au fond, tous ces braves gens, qui eux aussi pensent à réveillonner, ne sont pas fâchés que la messe aille ce train de poste; et quand dom Balaguère, la figure rayonnante, se tourne vers l'assistance en criant de toutes ses forces: **Ite missa est**, il n'y a qu'une voix dans la chapelle pour lui répondre un **Deo gratias** si joyeux, si entraînant, qu'on se croirait déjà à table au premier toast du réveillon.

III

Cinq minutes après, la foule des seigneurs s'asseyait dans la grande salle, le chapelain au milieu d'eux. Le château, illuminé du haut en bas, retentissait de chants, de cris, de rires, de rumeurs; et le vénérable dom Balaguère plantait sa fourchette dans une aile de gelinotte, noyant le remords de son péché sous des flots de vin du pape et de bon jus de viandes. Tant il but et mangea, le pauvre saint homme, qu'il mourut dans la nuit d'une terrible attaque, sans avoir eu seulement le temps de se repentir; puis au matin il arriva dans le ciel encore tout en rumeur des fêtes de la nuit, et je vous laisse à penser comme il y fut reçu:

"Retire-toi de mes yeux, mauvais chrétien! lui dit le souverain Juge, notre maître à tous; ta faute est assez grande pour effacer toute une vie de vertu... Ah! tu m'as volé une messe de nuit... Eh bien! tu m'en payeras trois cents en place, et tu n'entreras en paradis que quand tu auras célébré dans ta propre chapelle ces trois cents messes de Noël en présence de tous ceux qui ont péché par ta faute et avec toi..."

... Et voilà la vraie légende de dom Balaguère comme on la raconte au pays des olives. Aujourd'hui le château de Trinquelague n'existe plus, mais la chapelle se tient encore droite tout en haut du mont Ventoux, dans un bouquet de chênes verts. Le vent fait battre sa porte disjointe, l'herbe encombre le seuil; il y a des nids aux angles de l'autel et dans l'embrasure des hautes croisées dont les vitraux coloriés ont disparu depuis longtemps Cependant il paraît que tous les ans, à Noël, une lumière surnaturelle erre parmi ces ruines, et qu'en allant aux messes et aux réveillons, les paysans aperçoivent ce spectre de chapelle éclairé de cierges invisibles qui brûlent au grand air, même sous la neige et le vent. Vous en rirez si vous voulez, mais un vigneron de l'endroit, nommé Garrigue, sans doute un descendant de Garrigou, m'a affirmé qu'un soir de Noël, se trouvant un peu en ribotte, il s'était perdu dans la montagne du côté de Trinquelague; et voici ce qu'il avait vu... Jusqu'à onze heures, rien. Tout était silencieux, éteint, inanimé. Soudain, vers minuit, un carillon sonna tout en haut du clocher, un vieux, vieux carillon qui avait l'air d'être à dix lieues. Bientôt, dans le chemin qui monte, Garrigue vit trembler des feux, s'agiter des ombres indécises. Sous le porche de la chapelle on marchait, on chuchotait:

"Bonsoir, maître Arnoton!

Quand tout le monde fut entré, mon vigneron, qui était très brave, s'approcha doucement, et regardant par la porte cassée eut un singulier spectacle. Tous ces gens qu'il avait vus passer étaient rangés autour du choeur, dans la nef en ruine, comme si les anciens bancs existaient encore. De belles dames en brocart avec des coiffes de dentelles, des seigneurs chamarrés du haut en bas, des paysans en jaquettes fleuries ainsi qu'en avaient nos grands-pères, tous l'air vieux, fané, poussiéreux, fatigué. De temps en temps des oiseaux de nuit, hôtes habituels de la chapelle, réveillés par toutes ces lumières, venaient rôder autour des cierges dont la flamme montait droite et vague comme si elle avait brûlé derrière une gaze; et ce qui amusait beaucoup Garrigue, c'était un certain personnage à grandes lunettes d'acier, qui secouait à chaque instant sa haute perruque noire sur laquelle un de ces oiseaux se tenait droit tout empêtré en battant silencieusement des ailes...

Dans le fond, un petit vieillard de taille enfantine, à genoux au milieu du choeur, agitait désespérément une sonnette sans grelot et sans voix, pendant qu'un prêtre, habillée de vieil or, allait, venait devant l'autel en récitant des oraisons dont on n'entendait pas un mot... Bien sûr c'était dom Balaguère, en train de dire sa troisième messe basse.

N'oublions pas qu'un peuple ne donne toute la mesure de sa valeur que s'il conserve jalousement et développe sans relâche les traditions et les facultés qui lui sont propres et qui constituent les éléments intrinsèques de sa supériorité.

Henri Bourassa.

Heureux les Simples

C.-Octave Galtier.

Le petit Girard avait un aimable visage: des cheveux blonds retombant en boucles, un teint diaphane et de grands yeux clairs. Mais il était encore plus sage que gracieux. Docile et paisible, il ne donnait à personne le moindre sujet de plainte. Ses gestes étaient si doux que même les bêtes, qui redoutent la tyrannie de l'enfance et savent que cet âge est sans pitié, s'approchaient de lui, pleines de confiance dans ses bons procédés. Une politesse innée lui inspirait d'aimables paroles dont la distinction contrastait avec son humble éclat. On le citait en exemple et on l'aimait pour tant de qualités écloses au sortir du berceau.

Son père et sa mère, ignorants, pauvres et honnêtes, ne savaient pas lui témoigner leur tendresse. Tout le jour, ils travaillaient au dehors, et le petit Gérard restait seul au logis. Son heureux naturel allégeait le poids de son isolement, et, sans se plaindre, il demeurait enfermé de longues heures dans une chambre presque obscure. Des cris aigus d'enfants joyeux montaient alors jusque dans sa triste solitude. Mais, comme s'il se sentait déjà marqué pour une destinée particulière, il résistait au désir d'aller partager les jeux de ses compagnons et s'occupait à de menus travaux. Puis il s'agenouillait dans l'endroit le plus sombre: sa petite âme s'exaltait déjà dans la prière et parfois dans des pleurs dont il goûtait le charme secret sans en connaître la cause. Mais le plus souvent il était gai et souriait aux anges. Quelquefois, il se permettait une brève distraction. Il s'amusait avec un jouet taillé au couteau dans une branche d'érable, ou bien, à l'aide d'un escabeau et dressé sur la pointe des pieds, il se hissait jusqu'à la lucarne et promenait ses yeux naïfs sur la campagne.

Vers l'été de sa huitième année, sa sagesse fut mise à l'épreuve. Il se sentit moins de goût pour le recueillement et la retraite. Il prêtait l'oreille aux bruits du dehors et songeait avec un peu d'envie à l'insouciance tapageuse de ses camarades. Sujet à des accablements comme s'il eut été abandonné, il devenait distrait à l'ouvrage et même à la prière. Il s'impatientait, soupirait et, pour tout dire, s'ennuyait beaucoup dans son réduit. La vivacité de son âge se réveillait et aspirait enfin au grand air, à la lumière et au mouvement. Sa sagesse capitulait peu à peu, et l'on pouvait craindre que, de concession en concession, il ne devînt à peu près semblable aux autres petits garçons de l'endroit. C'est alors qu'il reçut heureusement sa vocation, un secours surnaturel.

Or, un jour qu'il trouvait les heures plus longues qu'à l'habitude, il fut pris d'une grande tristesse. Le silence et le sentiment de son isolation lui serraient le coeur comme s'il eut été sous la menace d'un ennemi invisible. C'est en vain qu'il luttait. L'angoisse et l'ennemi étaient plus forts que son courage, et il sentit qu'il succombait enfin au désir de se joindre à quelque bande turbulente. Il s'apprêtait à quitter la maison lorsqu'il se tourna vers la Vierge comme pour la prendre à témoin de sa faiblesse et de son trouble. Le doux éclat de deux étoiles dans une nuit bleue d'été palpita dans les yeux de la statue, et sa tête penchée prit une expression indicible de peine et de reproche. Alors le petit Gérard, suppliant, tomba à genoux et fondit en larmes.

Touchée d'une si belle prière, la Vierge en répandit le parfum dans la chambre. Les murs resplendirent, et dans l'air résonna la pure harmonie d'un choeur de harpes. Un souffle caressant enveloppa Gérard qui leva des yeux extasisés vers la Vierge. Il la vit, avec un sourire ineffable, détendre ses bras et poser doucement à terre le petit Jésus.

Gérard se sentait mourir d'émotion, mais le regard affectueux de Jésus le rassura tout de suite. Et dans le doux rayonnement de la Vierge bienveillante, les deux enfants se mirent à jouer.

Ce fut la première journée d'une longue et charmante amitié. Depuis lors, chaque fois que Gérard s'ennuyait trop, il invoquait la statue, et Jésus, quittant les bras de sa Mère, venait jouer avec lui.

Parvenu à l'âge d'homme, Gérard, dont la faveur n'avait fait que s'accroître, prit l'habit religieux. Mais la très humble condition de ses parents et aussi la simplicité de son esprit ne lui avaient pas permis de se développer dans les voies de la science. Il entra donc comme Frère lai au service d'un évêque qui avait entendu parler de son zèle et de sa piété. Au début, l'excellent prélat voulut mettre son serviteur à l'épreuve. Il le chargea des services les plus divers et exigea qu'ils fussent exécutés avec une extrême promptitude. Mais Gérard se montra inlassablement plein de bonne volonté et de respectueuse soumission. Sa patience était sans défaut et son dévouement sans limite. Il savait parler ou se taire à propos, et, selon les circonstances, était enjoué ou réservé. Il avait appris à lire sur la physionomie de son maître; il devinait ses désirs ou ses ordres et les accomplissait avant de les entendre formuler. Et Monseigneur pensait avec joie que Fr. Gérard n'était pas bien loin de toucher à la perfection.

Dans une cour du palais épiscopal se trouvait un puits profondémen creusé dans un roc qui donnait passage à une source cristaline. Parmi les divers travaux domestiques dont Gérard était chargé, il avait celui d'y puiser de l'eau. Un jour — c'était aux environs de la fête de Noël — il se livrait à cette besogne. Penché sur la margelle, il remontait son fardeau, au son grinçant d'une poulie, lorsque tout à coup sa ceinture se défait et le trousseau de clés qui y était suspendu se détache et tombe au fond du puits. Atterré, le malheureux se courbe sur l'orifice béant qui se perd dans l'ombre. Mais les ténèbres sont épaisses et il ne distingue rien. Une haleine glacée monte du gouffre qui reste mystérieux. Une plaie de gouttelettes tombe des parois, et leur tic sur la nappe liquide ressemble à un petit rire moqueur.

Gérard tord ses mains impuissantes et ne les désunit que pour frapper sa poitrine à grands coups. Quelle faute! Que faire? Que devenir? Toutes les portes sont fermées et toutes les armoires closes! Comment les ouvrir? Que va dire Monseigneur et comment l'affronter? Comment lu révéler une telle négligence suivie d'un tel désastre? Sa conscience est torturée. Il s'écroule en gémissant. Ah! pourquoi n'est-il pas tombé, lui aussi, dans le puits? Ayant tourné et retourné cette pensée mauvaise, il s'aperçoit enfin avec une douleur nouvelle combien il est indigne d'un chrétien de s'abandonner au désespoir, le péché de Satan, le seul qui soit irrémissible lorsqu'on s'y obstine.

Alors, honteux de son mouvement de faiblesse, il élève son esprit dans une fervente oraison mentale, et puis, le coeur fort, se met à songer aux moyens de sortir d'embarras. Sa méditation lui suggère un plan d'une singulière hardiesse, mais d'une simplicité merveilleuse. Et ce moyen, assez irrévérencieux au regard des gens malintentionnés ou de peu de foi, apparaît au bon serviteur d'un emploi si naturel et d'une efficacité si peu douteuse qu'il s'étonne de ne pas y avoir pensé dans l'instant même de l'accident.

Le brave Gérard se rend à la chapelle où l'on a disposé une étable de Noël. Rien ne manque sous le toît de chaume pour figurer la nativité du Christ. L'ange annonciateur; les bergers de Bethléem en tunique de laine blanche; les rois mages venus de l'Arabie, portant l'or, l'encens et la myrrhe; saint Jean, aux cheveux bouclés, une croix dans ses bras, soutenu par sainte Elizabeth "au teint de froment"; tous sont là, parés de couleurs éclatantes, rangés en cercle, adorant le Nouveau-Né! Candide et noble, la Vierge abaisse ses paupières unies et n'ose sourire tant elle est agitée. Son vêtement est une draperie aux couleurs des bords de l'arc-en-ciel. Joseph, méditatif et grave, contemple la scène. Dans le fond, le boeuf et l'âne montrent un oeil humide et attendri. Et sur de la belle paille fraîche, Jésus sourit et tend les bras.

Gérard s'agenouille devant l'Enfant divin, le contemple avec des regards tendrement ingénus, et, respectueusement, lui soumet sa requête.

—Petit Jésus, vous seul pouvez me sauver. Je vous ai toujours servi. de tout coeur. Servez-moi aujourd'hui, sinon je suis perdu. J'ai laissé tomber les clés de la maison dans le puits et Monseigneur va me chasser.

Avec une douceur infinie, tremblant de meurtrir une chair délicate, il enlève Jésus de sa crèche, et, le pressant sur sa poitrine, l'emporte jusqu'au puits. Et là, avec des doigts de mère, il lui passe une corde sous les bras et le descend dans le gouffre. Ploc! L'Enfant Divin disparaît dans l'onde. Gérard laisse aller toute la corde pour que Jésus aille au fond et ramasse les clés. Un instant doit suffire à l'opération. La jugeant accomplie, vite Gérard retire son Sauveur de l'eau. La poulie grince et le petit Jésus surgit tout ruisselant, avec le trousseau de clés dans ses mains...

CANADA



SERVICE NATIONAL

AVIS PUBLIC est par les présentes donné, en vertu de la "Loi des mesures de guerre, 1914," qu'au cours de la première semaine de janvier 1917 les autorités postales procéderont au dénombrement de tous les hommes entre seize et soixante-cinq ans, résidant au Canada.

Des cartes du Service National et des enveloppes adressées pour retourner ces cartes à Ottawa ont été remises à tous les maîtres de poste pour être distribuées aux personnes qui doivent remplir ces cartes. Tous les hommes dont l'âge est compris dans les limites prescrites sont tenus de remplir une de ces cartes et de la retourner dans une enveloppe dans les dix jours de la date de sa réception.

Quiconque ne recevrait pas sa carte et une enveloppe pourra s'en procurer en s'adressant au maître de poste le plus rapproché.

R. B. BENNETT,
Directeur Général.

Ottawa, 15 décembre 1916.

DIEU SAUVE LE ROI.

SEMAINE DU SERVICE NATIONAL: DU 1er AU 7 JANVIER.

Le Jubilé de Notre-Dame de Lourdes

Ce 11 décembre.

C'était bien une grande fête dans notre église et dans toute la paroisse, vendredi dernier. C'était fête pour une triple raison. D'abord nous solennisions, après des préparatifs spéciaux d'ornementation, la Vierge Immaculée, patronne de la paroisse; c'était ensuite la fête patronale des Révérends Pères qui nous desservent; enfin et surtout nous célébrions avec toute la pompe possible dans une campagne, le 25me anniversaire de la fondation de la paroisse. Pour toutes ces raisons, le 8 décembre 1916 est un jour en tous points mémorable pour nous; il devra trouver place dans les annales. Il est naturel de donner quelques détails au sujet de cette célébration.

25me anniversaire d'une paroisse! Mais, c'est un événement pour un pays qui n'est ouvert à la

Couvent, école des garçons, église, ancien Monastère.

colonisation que depuis un petit nombre d'années; c'est un événement surtout quand, à la 25me année, la paroisse s'examinant elle-même, se trouve énormément grandie. Tel un jeune homme de 25 ans, revoyant son passé, entre dans des sentiments de reconnaissance envers Dieu, envers ses parents et instituteurs. Encore ne revoit-il la vérité à son sujet que depuis l'éclosion de sa raison; il ignore l'âpreté des débuts, les soucis et les travaux des auteurs de ses jours.

Pour Notre-Dame de Lourdes, ce 25me anniversaire causera de l'admiration aux générations futures. Qu'on veuille bien se rappeler que sur les vastes plateaux de la montagne Pembina, à 90 milles au sud-ouest de Winnipeg, il y avait en 1890 une quinzaine de familles dispersées dans une immense forêt épaisse. Les loups et autres bêtes sauvages y vivaient en paix. Les quelques premiers colons, des hommes courageux se voyaient rarement; ils semblaient défier la solitude, résolus à braver les fatigues, etc.; ils se constituaient pionniers d'une immense paroisse, et cela peut-être à leur insu. Les plus anciens que les statistiques locales mentionnent sont Charles Toutant (1881), Charles Lafrenière (1882), Louis Moreau, père (1885), Philippe Cardinal (1889), les autres 1890 ou 1891. Le bois, le bois encore, toujours le bois dans cette région.

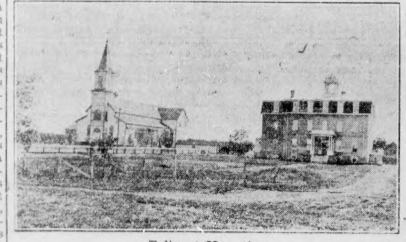
Mais voilà que va se réaliser ce qui a été dit tant de fois et que l'éloquent orateur de notre fête du 8 décembre rappelait: le centre d'une paroisse, le jalon d'un groupe de catholiques, c'est l'église, le clocher, le curé. Voilà, dis-je, qu'un prêtre, un religieux, un homme à l'âme d'acier, plus même, à l'âme de diamant, s'installe dans le coin nord-est d'un "township", en pleine forêt; il a l'espérance que là est le noyau d'une paroisse. La suite montre que les choses ont dépassé l'espérance; mais que de sueurs! que de coups de hache! que de travaux inouïs! que de souffrances et de privations! Non, ceux qui vivront ici plus tard, ignoreront ce qu'il a fallu de ténacité dans l'endurance pour défricher cette forêt vierge: l'homme même ne sait plus ce qu'il en a coûté à ses parents. Mais aussi quel délicieux roman, — vécu, celui-là, — on composerait avec toutes les péripéties, amusantes

maintenant 230) que la statistique sur le fait quoique pénibles, d'un établissement dans le bois, péripéties de voyages à pied ou en voiture, quand les chemins n'existent qu'à l'état d'ébauche...

Donc en 1891, le R. P. Benoit arrivait avec un bon lot de familles françaises et suisses. Avec ces paroissiens et ceux qui étaient déjà implantés là, il se met à l'oeuvre résolument. Tout à tour à l'église ou dans les champs, le courageux curé paie de sa personne. Après avoir loué, en compagnie des anges et ses deux associés, le Dieu Providence et bon, il va préparer une place pour une église, puis pour un monastère; il a l'espérance de faire fleurir la solitude, de donner une voix aux forêts. Les fauves s'éloignent graduellement, et si rapidement que de 15 familles que l'on comptait en 1890, c'est

de 1916 peut enregistrer.

Encore une fois, celui qui n'aurait pas revu ces régions depuis 1891 serait émerveillé de voir la forêt disparue de ces lieux, reculée au loin, des champs immenses cultivés, (25.000 acres environ), deux villages bien bâtis, l'un à Lourdes même, l'autre à la station Cardinal, 3 grands magasins généraux, quelques maisons de moindre commerce, une église, quoique spacieuse, déjà trop petite, un beau couvent, une vaste école en briques, une immense maison curiale, un élévateur, 9 écoles, des routes



Eglise et Monastère.

régulières, deux stations de chemin de fer, etc.

Voilà l'oeuvre des habitants, voilà le fruit du labeur persévérant des premiers colons et de leurs successeurs, voilà une belle paroisse avec, à sa tête, l'illustre R. P. Benoit d'abord, le courageux R. P. Antoine actuellement, qui a appris à l'école de son excellent maître l'esprit d'endurance, et l'esprit de conseil dans nos nécessités.

Il était donc naturel,—tous s'y attendaient,—qu'on célébrât le 25me anniversaire solennellement, que l'hymne d'action de grâces montât vers l'auteur de tout don; il était bien naturel que la paroisse s'arrêtât à admirer un instant la marche ascendante suivie depuis ce laps de temps. Cette leçon du passé, comme le dira Mgr Dugas, servira à nous lancer vers un avenir de progrès continu.

Il était naturel, disais-je, qu'on fit à l'église, "centre de tout", une fête splendide; il était juste qu'un objet important commémorât ce 25e anniversaire. Aussi, notre église avait-elle revêtu ses habits nouveaux de fête, de nouvelles tentures, sobres toutefois, lui donnaient un aspect nouveau; l'autel de Marie avait reçu,—c'était convenable,—une toilette nouvelle. Marie est notre patronne. Et voici qu'un matin du 8 décembre la Table Sainte est entourée d'un bon nombre de paroissiens affamés du pain céleste, répondant aussi par leur empressement aux désirs de Marie Immaculée et de leur pasteur et curé. Voici à 10 heures 30 une grand'messe pontificale célébrée par Mgr Dugas, vicaire général, remplaçant de Mgr notre Archevêque, engagé ailleurs pour le 8; et pour donner de l'âme à tout cela, pour condenser les idées de tous, pour grouper plus intensivement les âmes autour de la pensée qui avait été cause de l'organisation de cette fête, voici que M. l'abbé Prud'homme, chancelier de l'archevêché, monte en chaire après l'évangile. Dans un magistral sermon, il flagelle l'idée moderniste qui divise pour mieux détruire; il montre avec force détails ce qu'est une paroisse, comment elle ne doit former qu'un seul corps. Il rappelle les débuts de notre colonie, évoque la grande figure du fondateur, curé de la paroisse. Il fait le portrait pris sur le vif de ce religieux, aux mâles vertus, avec tant de précision qu'un peintre, après cela, aurait pu coucher sur la toile l'image du Rév. Benoit sans l'avoir vu de ses yeux. Comment en effet parler du berceau de notre paroisse sans y mettre le père et pasteur qui a tant contribué aux oeuvres que nous admirons ici maintenant?

Voici que l'après-midi, les vêpres solennelles réunissent de nouveau la paroisse; et au salut, que des chants pieusement exécutés relevèrent, apparut l'ostensoir-souvenir, ostensoir presque monumental, à l'achat duquel toute la paroisse a contribué. L'autel de Marie avait reçu son cadeau par l'offrande de deux candélabres d'un bel effet. L'offrande spontanée et tenue secrète honore les généreux donateurs. Que Marie Immaculée récompense au centuple leur dévote initiative!

Toutefois la journée n'était pas terminée. Il était juste qu'elle portât jusqu'au bout un air de joie pure et surnaturelle. A 6 heures 40, voilà que la cloche de l'église s'ébranle, annonçant ainsi le commencement de l'illumination. Toutes les maisons du village ont tenu à honneur de témoigner par une union magnifique dans l'illumination, (une seule s'est abstenue, on ne sait pourquoi), la part de joie qu'elles prenaient à la fête du jour; c'était une preuve que la paroisse est une famille, une preuve de la beauté de l'union, une preuve que tout est bien quand on prend son mot d'ordre du curé, lorsqu'il s'agit,—cela va sans dire,—de choses qui touchent au surnaturel. A 7 heures 45, la cloche cesse de sonner. C'était le signal convenu qu'on devait se rendre écouter une deuxième fois les élèves de nos bonnes Soeurs Chanoinesses. Durant plus de 3 heures et demie, une salle archi-comble prêta son attention aux actrices et acteurs dressés par leurs excellentes institutrices. C'était encore de la vertu, de la piété, qui nous était enseignée; mais c'était si bien dit, si touchant, si varié, que l'on fut loin de s'ennuyer. Nous revîmes avec plaisir l'intéressante Marche des [illegible]oises: les toute jeunes filles [illegible] bien cela!

[illegible] nombreux clergé s'était rendu, [illegible] de loin, pour assister à cette séance, plutôt pour prendre part à notre fête de famille, à notre fête de paroisse. M. le curé B[illegible] de Somerset, M. le curé R[illegible] de Mariapolis, les RR. PP. Comte et Nivon s'étaient joints à nos Pères. Sans doute, Mgr Dugas et M. l'abbé Prud'homme étaient là qui suivirent avec grand intérêt les évolutions, les déclamations, etc.

A la fin, Mgr Dugas, prié par le R. P. Antoine, curé actuel, adressa aux assistants (qui firent un profond silence pendant le bon quart d'heure que dura le discours), des mots d'un à-propos rare. Il fit ressortir ce que l'éducation des religieuses a d'avantageux à cause de la délicatesse et le dévouement qu'elles savent y mettre; il fit revivre la figure du R. P. Benoit, fondateur de Lourdes, et finit par la pensée qui était le clou de la fête: "Vivez unis, aimez votre paroisse, et aimez-en la tête qui est le curé. Continuez à grandir matériellement et moralement. Vous m'avez édifié par votre bonne tenue ce soir, par votre piété à l'église ce matin... Vous m'avez réjoui ce soir par votre charmante représentation si bien réussie... Merci."

[illegible] cela, Mgr, prié par le R. P. [illegible] encore, tira d'une boîte [illegible] numéros deux petits cartons[illegible] premier désignait le ga[illegible] d'une montre en or, l'autre [illegible] d'une montre en argent. [illegible] Galliot et M. Jean [illegible] furent les chanceux que le [illegible] de désigner.

Ancien couvent et l'église actuelle à ses débuts.





DOM BENOIT,
Curé fondateur de Notre-Dame de Lourdes.

M. L'ABBE PRUD'HOMME,
Chancelier.



DOM ANTOINE CHALUMEAU,
Curé actuel de Notre-Dame de Lourdes.

LETTRES DE SOLDATS

(Le Nationaliste)

L'Evénement a publié, le 30 novembre dernier, de la part d'un officier au front, provisoirement à Londres pour se remettre d'une blessure, une lettre fort intéressante et qui jette un jour nouveau sur ce qui se passe là-bas, d'où nous viennent si peu de témoignages désintéressés et sincères. Dans cette lettre, (que nous croyons pouvoir attribuer au capitaine Chassé, du 22e), on goûte tout autant la bonne franchise canadienne que le tour d'esprit observateur et la manière facile et agréable de l'homme accoutumé à manier la plume. Il débute ainsi, après quelques détails personnels:

"La grande capitale est toujours très prosaïque. John Bull est resté boutiquier, comme à l'époque de Napoléon; il lit sa gazette et critique le gouvernement en vendant des oeufs 10 sous la pièce, et une livre de pommes de terre 6 sous. A la ménagère qui proteste contre le prix des denrées, il déclare que c'est la faute du gouvernement et que lui-même crève de faim, alors que sa ceinture craque sur sa bedaine. On ne voit plus, à tous les pas, comme au début de la guerre, des affiches pour activer le recrutement, puisque la conscription est en vigueur. Les rues n'en sont pas moins remplies d'hommes aptes au service militaire. On dit que ce sont des neutres venus pour remplacer les mobilisés, mais pourquoi ne pas les obliger à porter un insigne afin d'être reconnus. Un brave Londonien, pas du tout Cockney, m'a dit que jamais les autorités ne parviendront à mettre le grappin sur les milliers de jeunes Anglais de la capitale qui se disent d'origine étrangère, afin de ne pas être mobilisés. Il a fallu cette guerre, dit-il, pour établir distinctement les deux classes d'hommes de Londres: les patriotes partis à la guerre, et les égoïstes qui restent pour frapper monnaie."

Voilà qui est de nature à porter les Canadiens à prier nos recruteurs d'aller exercer leur petit talent "**in the Old Country**"; charité bien ordonnée... mais ne nous berçons pas de fausses espérances. "Colonials" nous sommes et comme "colonials" nous continuerons d'être appelés à porter les far-

deaux des paresseux et des embusqués de pavé de Londres.

L'auteur de la lettre fait ensuite allusion aux médecins anglais, dénoncés par Sir Sam Hughes, qui les a traités d'incompétents. Voici ce qu'en dit la lettre de l'**Evénement**:

"En ce cas-ci, il a raison, car je sais qu'il y a trop de petits soi-disant médecins anglais qui s'acquittent fort mal de leurs devoirs. Vous savez que le premier contingent canadien comptait 75 p. c. de "British Born". Or, parmi ces gens, il y en avait malheureusement un grand nombre qui ne rêvaient qu'à la solde de $1.10 par jour, en outre de l'allocation généreuse faite à la femme et aux enfants. Ces recrues ont réussi à se faire héberger dans les camps hospitaliers, grâce à l'incompétence (!) de certains médecins de l'armée anglaise. Un officier de l'état-major me disait l'autre jour que les autorités militaires canadiennes sont à faire le nettoyage de ces camps où l'on trouve des centaines de soldats truqueurs rendus impropres au service pour avoir trop mangé et faute d'entraînement. Par contre, de braves soldats canadiens blessés au front — j'en pourrais citer plusieurs du 22e bataillon — ont été renvoyés au front imparfaitement guéris."

C'est ce qu'on peut appeler du "fair-play" à haute tension. Mais quand on fait un métier de "**flunkey**", comme dit M. Hawkes, il n'y a lieu de s'étonner de rien.

Mais quelle tempête, tout de même, si ces renseignements avaient paru dans le **Devoir** ou le **Nationaliste**!

La vérité est en marche: il faudra bien qu'elle finisse par se faire jour.

Pour Lire au Foyer le Dimanche

AU PAYS DE L'EPINETTE ROUGE

Rainy River, Ont., 10 décembre 1916.

Monsieur le rédacteur de la **Liberté,**

Il est encore un point sur lequel je me dois de renseigner les intéressés de votre page agricole. J'ai décrit la réserve dans son aspect général, site, dimension, composition de la forêt, etc. Des lettres nombreuses me viennent de tous les coins avec demande de renseignements sur la nature du terrain. Ces questions ne font que prévenir mes desseins, car je n'aurais pas voulu escamoter un point si important. Le sol est pour ainsi dire le capital du fermier, son atelier de travail avec le ciel bleu pour voûte. C'est la base de la vie agricole, et de sa fertilité dépend tout succès. Le colon sait cela; voilà pourquoi il s'enquiert de la qualité du terrain à prendre. On juge du sol un peu comme d'un arbre par ses produits et quand un pré rend trois tonnes de foin à l'acre et qu'une pièce d'avoine approche les quatre-vingt minots à l'acre, on en conclut à la prodigieuse fertilité du sol.

Sans vouloir être optimiste, je puis dire que des résultats semblables sont communs par ici. On ne doit pas oublier que la vallée de la rivière La Pluie mesure soixante milles de longueur et qu'elle compte déjà un grand nombre de fermiers très prospères. La réserve "Wild Lands" n'a pas encore fait ses preuves, car elle vient d'être ouverte et est encore ombragée d'une immense forêt vierge, mais son sol est tout semblable à celui des terres déjà en culture, et au dire des connaisseurs, c'est de la première qualité de terrain. Il produit le foin, mil et trèfle, les jardinages, les céréales avec une égale facilité; il n'est pas rare de faire deux récoltes de mil le même été.

La terre, tout en étant un peu argileuse, n'est cependant pas aussi forte ni aussi lourde que les terres noires du Manitoba. D'aucuns y voient un certain avantage au point de vue du labourage.

Ceux qui désirent prendre des terres par ici ne doivent donc pas s'inquiéter de la fécondité de notre pays. Naturellement il y a du beau terrain ailleurs aussi, par exemple dans les provinces de la Saskatchewan et de l'Alberta, et si vous plantez vos pénates par là vous faites bien, mais si vous vous taillez une langue de terre par ici, vous faites mieux, je crois. La réserve "Wild Lands", qui n'est qu'à trois milles de Rainy River, renferme 25,288 acres et est subdivisée en 52 sections. Un grand nombre de terres ont été achetées dans le cours de ces deux derniers mois, mais il en reste encore une centaine dont la plus éloignée serait à dix milles de la ville.

Voici des renseignements récents que je tiens de l'agent lui-même. Il y a deux manières d'achat: des terres se vendent argent comptant, d'autres sont payables en cinq versements égaux avec intérêt à 5 pour cent et obligations de homestead, c'est-à-dire qu'il faut bâtir un gîte de 18 par 24 et "élairer" cinq acres par année. Voici le nombre des terres payables argent comptant: 10 quarts à $1 de l'acre; 44 quarts à $2 de l'acre; 8 quarts à $2.50 de l'acre.

Les terres suivantes sont payables 1-5 comptant: 15 quarts à $3 de l'acre; 10 quarts à $4 de l'acre; 12 quarts à $5 l'acre; et plusieurs terres sur la rivière sont fixées à $6, $8 et $10.

Il y a donc encore un beau choix à faire; que ceux qui seraient tentés de venir s'établir par ici s'empressent de saisir une de ces belles terres à si bas prix.

Envoyez quelques timbres et vous recevrez une carte de la réserve avec des renseignements complets.

Adressez: boîte 141, Rainy River. J'ai déjà acheté plusieurs terres au nom de personnes qui ne pouvaient pas venir elles-mêmes. Mes services sont à la disposition de tous.

J'AI VU.

LES BOHEMIENS

Mes enfants, nous avait dit notre mère, quand vous verrez les Bohémiens, sauvez-vous, car ces gens-là sont méchants, plus méchants que les "quêteux", ils volent les enfants et donnent des sorts. Ceux que, par chez nous, on appelait bohémiens, ce sont ces vagabonds qui vivent sur les grands chemins, on ne sait comment, et qui se transportent d'une place à l'autre dans de grandes voitures toutes fermées. Lorsque sur la route poudreuse nous voyions venir une de ces tentes roulantes nous nous sauvions vite, très vite, heureux d'échapper au maléfice des sorciers.

Cette vision d'enfance a repassé dernièrement sous mes yeux et a fait renaître en moi les sentiments pénibles d'autrefois.

Y a-t-il des Bohémiens au Manitoba? Je ne le sais pas; mais l'autre jour j'ai vu passer devant ma porte leur grande voiture traînée par de pauvres rosses. Elle a passé devant ma porte et je l'ai suivie de mes yeux sur la grande route noire.

Là-bas, au coin de la rue qui conduit à l'école, je l'ai vu s'arrêter. Ce ne sont pas des bohémiens qu'elle transporte mais des petits gars et des fillettes. Il y en a bien une douzaine, peut-être plus. Frileux et transis, dans l'air vif du matin, ils s'en vont en courant à l'école.

Je regarde s'éloigner ces enfants et j'établis une grande similitude entre la vision d'autrefois et celle d'aujourd'hui.

Celui qui conduit ce n'est plus le bohémien à la face hideuse, au regard louche, mais c'est l'Etat, le Gouvernement qui s'est fait voleur d'enfants. C'est lui qui va chercher ces enfants dans leurs familles à des distances de quatre et cinq milles; c'est lui qui les entasse ainsi pêle-mêle dans ces voitures fermées; c'est lui qui les conduit sans surveillance à cette grande école aux murs bien blanchis.

Pauvres enfants, vos fronts ont un sérieux étrange et je le comprends. Vous avez de belles écoles, mais vous n'y apprenez pas ce qui rend l'enfance gaie et heureuse.

De notre temps nous allions à l'école sur nos deux jambes et en gambadant; nous prenions des papillons au vol et cueillions des fleurs. Le paternel Gouvernement ne nous avait pas emprisonnés dans ces sales boîtes; et puis nous avions l'âme remplie de Dieu.

Mais, il faut bien l'avouer, nous sommes demeurés des animaux bien imparfaits. Nous sommes encore de cette race qui croit à un idéal plus élevé que les passions humaines, nous sommes de cette race pétrie de christianisme qui sait se dévouer et se sacrifier pour les autres.

La race nouvelle, (excusez si le terme sent l'animalité, mais il est d'actualité), ignorant tout principe de morale chrétienne, formée dans les écoles d'Etat, est athée; c'est une jouissance et une débauche.

Parlons aux enfants de Dieu, prêchons-leur des devoirs austères et nous ne serons pas à la peine d'inventer des systèmes absurdes et grossiers pour empêcher les tares physiques et morales d'envahir toute la société.

L'Etat s'est fait bohémien, voleur d'enfants, jeteur de sortilèges, empoisonneur de jeunes coeurs et de jeunes consciences.

PAUL BELART.

LE PERE LACOMBE EST MORT

Dieu appelle à sa récompense le célèbre missionnaire Oblat de l'Ouest canadien à l'âge de près de 90 ans, après une méritante carrière de 65 ans au service de l'Eglise et du pays

UNE GRANDE FIGURE DE L'APOSTOLAT CATHOLIQUE

(Le **Patriote de l'Ouest**)

Le bon Père Albert Lacombe, o.m.i., vient de mourir. Il a rendu sa belle âme à Dieu dans la nuit du 12 décembre, à heure du matin, à l'hospice qu'il a fondé et qui porte son nom, à Midnapore, près de Calgary, Alta.

Le vénérable vieillard allait atteindre sa quatre-vingt-dixième année au mois de février prochain, et jusqu'à ces trois ou quatre dernières années il était encore alerte et plein d'activité. Il s'est éteint tout doucement, entouré des soins attentifs des Soeurs de la Providence t assisté de l'aumônier de l'institution.

Le nom du Père Lacombe devenu célèbre et légendaire, demeure associé à l'oeuvre sublime de l'évangélisation et de la civilisation de l'Ouest Canadien.

C'est un grand missionnaire et c'est aussi un des grands hommes du Canada qui vient de disparaître emportant dans la tombe le respect et la vénération de tous.

Le Père Lacombe naquit à Saint-Sulpice, province de Québec, le 28 février 1827; il fut ordonné prêtre par Mgr Bourget le 13 juin 1850, et deux ans après il partait avec Mgr Taché pour la Rivière Rouge. Il eut d'abord charge des métis groupés à Pembina, puis, fut envoyé à la mission du lac Sainte-Anne, en Alberta, à 40 milles au nord d'Edmonton. C'est alors qu'il entra dans la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

Au cours de ses nombreuses tournées apostoliques à l'est des Montagnes Rocheuses il faillit être tué par les sauvages dans une bataille qui s'engagea entre les Cris et les Pieds-Noirs, pendant qu'au milieu de la fusillade il parcourait les loges pour administrer et baptiser les mourants.

En 1863, il fonda la mission de Saint-Albert, qui allait devenir l'évêché illustré par le saint évêque missionnaire, Mgr Grandin, et qui depuis a donné son nom à toute la province civile, en sorte que le P. Lacombe est indirectement le parrain de l'Alberta.

Deux ans plus tard il reçut mission de courir les prairies avec les Cris et les Pieds-Noirs. Il exerça longtemps ce pénible ministère, apprenant les langues indiennes, vivant de la vie des sauvages et se faisant tout à tous.

En 1872, il se rendit à Montréal pour y publier ses ouvrages en langue crise et poussa même jusqu'en Europe. De retour, il exerça pendant trois ans les fonctions de curé à la paroisse Sainte-Marie de Winnipeg.

En 1876, il assumait le rôle d'agent d'immigration catholique et français au Manitoba. Ses efforts procurèrent quelques 900 colons au groupe français de la Rivière Rouge. Il commença dès lors à entrer en relations suivies avec plusieurs personnages importants et influents, même chez les non-catholiques qui lui conservèrent une durable amitié et contribuèrent souvent par de généreuses aumônes au soutien des missions. Sa personnalité fut d'ailleurs toujours extrêmement sympathique.

Le Canadien Pacifique construisait alors son grand chemin de fer transcontinental. Il fut chargé de la visite des chantiers d'ouvriers, et, grâce à sa puissante influence sur les sauvages, il rendit de grands services à la compagnie qui lui en garda toujours reconnaissance. Sir Wm. Van Horne, Lord Shaughnessy, aussi bien que Lord Strathcona, furent pour lui des amis personnels et généreux. Sous ses soins, à l'inauguration de la ligne, une splendide excursion fut organisée pour les évêques du Canada.

En 1882, il retourna à son ministère préféré, l'évangélisation des Indiens du Nord-Ouest, établissant ses quartiers généraux tour à tour à Calgary, McLeod et Pincher Creek. Lors de la rébellion de 1885, il obtint la neutralité de la puissante tribu des Pieds-Noirs et par là prévint encore d'incalculables calamités. Coeur sensible à l'excès, le Père Lacombe s'était acquis sur les aborigènes un ascendant qui en faisait une véritable puissance dans l'Ouest canadien. Un mot de sa part aux fiers enfants de la prairie valait plus qu'un régiment aux ordres d'Ottawa.

Le Père Lacombe a fait de fréquents voyages en Europe et fut souvent nommé par ses frères en religion pour les représenter aux Chapitres généraux de son Ordre. En compagnie de Mgr Langevin, il se rendit même jusqu'en Terre Sainte. Il eut une audience de l'Empereur d'Autriche François-Joseph, qui vient de mourir, pour solliciter l'appui de son influence en faveur des Ruthènes du Canada qui avaient grand besoin de prêtres de leur langue.

La dernière oeuvre du bon Père Lacombe fut la fondation d'un hospice pour les vieillards à Midnapore, sous la direction des Soeurs de la Providence, de Montréal. C'est là qu'il voulait passer les derniers jours d'une longue existence toute consacrée au service de l'Eglise et de son pays.

L nom du Père Lacombe vivra dans l'histoire, à côté de cette pléiade d'héroïques missionnaires, dont les oeuvres sont immortelles. Sa vie toute de dévouement et de charité restera un exemple et une inspiration, et pour nous tous qui bénéficions de tant d'admirables labeurs apostoliques, c'est un devoir de reconnaissance de prier pour le repos de son âme.

PHILIPPE BEAUPARLANT

(L'Almanach de la Langue Française)

J'étais arrivé à la demeure de Philippe Beauparlant.

Philippe Beauparlant...? C'est un de ces braves Canadiens-français, comme notre métropole en compte quelques douzaines, à qui un commerce de plusieurs années a conquis une jolie position et une bonne petite fortune.

Il aime, paraît-il, sa langue et sa race. Mais les affaires ont absorbé jusqu'ici toutes ses énergies. Et jamais on ne l'a vu prendre part à quelque mouvement national. Caractère d'ailleurs plutôt calme, russis. La persécution que subissent nos frères de l'Ontario semble cependant avoir réveillé son patriotisme.

Philippe voudrait faire quelque choses pour ses compatriotes opprimés, oh! rien de compromettant: un petit discours dans un cercle intime d'hommes d'affaires anglais, ses associés dans une entreprise commerciale. Et c'est pour lui donner un coup de main — nous sommes de vieux amis d'enfance — qu'il m'a invité à le rencontrer chez lui ce soir.

Je monte l'escalier extérieur. Une porte vitrée de bonne apparence. Au milieu, l'échancrure ordinaire avec la plaque, ordinaire elle aussi: **Letters.** Je détourne les yeux... j'avise le timbre: **Ring.** Ah! mais, par exemple! pour un homme qui veut défendre sa langue! Ne soyons pas cependant trop sévère. Ce pauvre ami, tant d'affaires! Il lui a été impossible sans doute de s'occuper de tous ces petits détails quand on a construit sa maison, et une fois les sottises faites il faut bien les subir. C'est si coûteux de recommencer un travail.

Entrons. M. Philippe Beauparlant? — **Yes, sir!** me répond une servante... Ah, oui, je me rappelle la théorie que Philippe m'exposa un jour. Mes enfants, il faut qu'ils sachent l'anglais; une langue, ça s'apprend jeune; donc j'engage une servante anglaise. — Mais leur propre langue quand l'apprendront-ils? — En causant avec moi, parbleu! et avec ma femme. — Prends garde, tes enfants ne sont-ils pas plus souvent avec leur bonne qu'avec toi et leur mère? Et puis que vaut, tant au point de vue pédagogique qu'au point de vue patriotique, cet apprentissage simultané de deux langues? cette importance égale attachée par le père à... — Je veux, m'avait répondu brusquement Philippe, que mes enfants puissent se tirer d'affaire plus tard. La connaissance de l'anglais nous est nécessaire. Nos collèges ne l'enseignent pas — la vieille rengaine menteuse! — donc j'engage une bonne qui le leur apprendra. — Et nous avons parlé d'autre chose. Mais je n'ai pas manqué de lui envoyer, en janvier dernier, l'**Almanach de la langue française,** en le priant de lire attentivement le bel article de Madeleine: **Dormez, les aïeules.**

Je suis introduit dans le cabinet de travail de mon hôte. Sur le bureau, le calendrier bloc-notes où se détache en grosses lettres: **Tuesday**; à côté, le journal anglais du matin; au mur, un autre calendrier, anglais lui aussi. En vérité, suis-je chez un Canadien-français? Je commence franchement à être agacé avec tout cela...

Mais voici Philippe, radieux, les deux mais tendues. Nous nous asseyons. Il m'offre un cigare: **Clear Havana,** me dit la bague; une allumette: **safety match,** proclame la boîte. Je me contiens. Je tâche de refouler l'indignation qui monte en moi. D'ailleurs nous ne causons pas encore de choses sérieuses. Des banalités, quelques souvenirs d'autrefois, puis Philippe m'invite à visiter "son **home** si confortable". Il me guide. Ici le **Living room,** là la **nursery,** plus loin la **pantry**... Un véritable **home** anglais, quoi! Presque tous les objets d'ailleurs révèlent leur origine saxonne. Dans la salle à manger où nous nous arrêtons un instant, elle se fait plus visible encore. Elle est gravée sur les couteaux et les fourchettes qui sont du **Sheffield** pur; elle s'étale sur de délicieuses gaufrettes, qui s'appellent ici **Wafers**; elle flamboie en grosses lettres sur la boîte au pain: **Bread** et sur les bouteilles de bière: **Lager.**

Quand nous fûmes revenus dans le cabinet de travail, Philippe me dit: Et maintenant attaquons notre petit discours. Mes collègues viennent dîner ici après-demain. Je voudrais profiter de l'occasion pour les gagner à notre cause. Oh! je ne m'embarquerai pas dans les arguments constitutionnels. Ce que je voudrais faire saisir à mes amis anglais c'est l'attachement naturel que tout homme a pour sa langue, et quel crime c'est de l'en priver. Supposons, leur dirai-je, qu'on force vos enfants à parler une autre langue que l'anglais, ne serait-ce pas odieux?

—Ils te comprendront.

—Et supposons, maintenant, continuerais-je, qu'on force les miens à parler une autre langue que le français.

—Ils te comprendront moins.

—Pourquoi?

—Pourquoi?

—Parce que ton attachement pour la langue française, pour les traditions et les moeurs dont elle est l'expression, ne peut être comparé à leur attachement pour la langue anglaise.

—Que veux-tu dire?

—Mais tou tsimplement ce qui saute aux yeux, ce qui m'a frappé en entrant ici, ce que doivent remarquer tous ceux qui y viennent.

—Je te comprends de moins en moins.

—Mais tout simplement ce qui aime véritablement sa langue, quand on veut la sauver du danger qui la menace, est-ce qu'on la chasse de son foyer? est-ce qu'on la laisse supplanter par la langue rivale dont on reconnaît pratiquement par là la supériorité?

—Ce n'est pas moi, par exemple, que tu accuseras de cette trahison, puisque je t'ai fait venir exprès pour m'aider à la défendre.

—En paroles, oui; mais en actes...? Ton foyer, Philippe, est une forteresse conquise. Depuis la porte où brille le mot **letters,** en passant par la servante qui nous reçoit, par les journaux et les calendriers de ton bureau, par les ustensiles de la salle à manger, jusqu'aux cigares que nous fumons, tout, tout ici est anglais.

—Anglais... anglais... mais il faut bien vivre.

—Vivre en français!

—Quand l'âme reste française, peu importe tous ces petits détails.

—Aucun n'est petit. D'eux dépend la survivance même de la race.

—Elle tient vraiment à peu de chose alors.

—Parce qu'il y en a trop qui ne font pas leur devoir.

—Mais enfin, mon cher ami, il faut avoir du bon sens. Tu ne me feras pas croire que je trahis la langue parce que j'ai des fournisseurs anglais.

—Absolument. D'abord tu prives tes compatriotes d'un encouragement dont profiterait toute la race; ensuite tu crées dans ta maison une atmosphère anglaise dont s'imbibent peu à peu tes enfants; enfin tu fais naître en l'esprit des Anglais qui te visitent l'impression que tu n'es pas attaché à ta langue. Or cela, dans les circonstances actuelles, c'est trahir.

—Qu'on nous donne alors de bons marchands canadiens-français.

—Nous en avons.

—Oh! si rares. Et les prix donc... On n'y peut toucher.

—Voyons!

—Quand je te le dis!

—Tes chaussures, tu les as achetées chez...

—Packard.

—Ton complet?

—Inglis.

—Ton col et ta cravate.

—Tooke.

—Je m'en doutais. Comme je me doute du prix que tu as payé. Et maintenant, moi. Ai-je l'air d'un déguenillé?

—Oh non! au contraire.

—Et penses-tu que je me suis fait habiller chez un Anglais? Pas pour un sou. Tout, de la tête aux pieds: col, cravate, chemise, veston, pantalon, chaussette, bottines, j'ai acheté cela chez des Canadiens-français. Ça vaut ce que tu portes, et, quoi que tu en dises, ça coûte moins cher. Dans ma maison d'ailleurs tu ne trouveras pas cinq objets aux marques anglaises. On voit, en arrivant, les inscriptions: **Lettres** et **Sonnez;**; on est reçu par un cordial: "Entrez, monsieur"; on déguste des mets français — produits Hirondelle et Frontenac: — on s'entretient en français, on prie le bon Dieu en français, bref, on vit en français. Aussi il y circule une atmosphère qui entretient frais et vivaces les sentiments de la race. Quand un étranger y vient, — et des Anglais même m'ont fait ce compliment — il se sent dans un foyer stable, appuyé sur de fortes traditions ancestrales. Mes paroles pour le maintien de notre langue ne l'étonnent pas. Elles s'accordent au rythme général de la maison.

—Et mon discours à moi jurerait dans cet intérieur?

—Absolument.

—Que faire alors?

—Ce que ton patriotisme te suggèrera.

—Ça peut me coûter cher!

—Calcule-t-on avec les sacrifices quand on défend un trésor?

—Mais que dira ma femme? Elle qui aimait tant ce **home.**

—Elle l'aimait sans doute pour toi, parce qu'il te plaisait. D'ailleurs, qu'elle pense aux héroïnes d'Ottawa, à ces admirables mères de famille...

Mais à ce moment même madame Beauparlant entrait. Toilette sobre et distinguée, manières simples et cordiales, où je crus reconnaître, encore fraîches, les vieilles qualités de la race. Cela m'enhardit. Et les premiers saluts faits, je revins brusquement à la question. Oh! la joie dont mon âme s'emplit quand j'entendis la femme de Philippe lui dire: Si tu voulais, pour ma part je ne désire que cela!

—Comment, comment! reprit celui-ci moi qui croyais répondre à tes goûts en meublant ainsi notre maison. Pourquoi ne disais-tu rien?

—Je ne voulais pas te peiner, à cause de tes amis... Mais franchement, là, ce que je souffrais! Depuis quelques mois surtout je ne pouvais plus tenir. Chaque fois que je lisais les scènes héroïques qui se passent dans les écoles de la capitale, je rougissais d'élever mes enfants à l'anglaise. Si là-bas on lutte et on souffre pour conserver l'éducation française, ne serions-nous pas coupables, et gravement, nous à qui elle est encore permise, de la dédaigner? Qui sait si dans quelques années... Aussi j'attendais la première occasion.

—La voici.

—Et j'ai bien garde de la manquer.

—Tu fais bien, car tu n'en pouvais trouver de meilleure. **(Et se tournant vers moi)**: C'est entendu, Pierre. Ce que ma femme veut, je le veux... surtout après ton plaidoyer. Nous allons nous mettre à l'oeuvre sans tarder. Dans un mois, si tu me fais le plaisir de revenir nous voir, tu t'apercevrais d'un grand changement.

Je serrai la main avec effusion à mes deux amis, et je m'en allai l'âme rayonnante, bénissait au plus profond de mon coeur les femmes canadiennes-françaises.

Et demain je recommencerai. J'essaierai de jeter la bonne semence dans un autre foyer, de gagner à la défense pratique du français — puissé-je être aidé là aussi par leurs épouses! — un des frères de Philippe, un de ses neveux, un de ses cousins, car sont nombreux, hélas! dans notre race, les Philippe Beauparlant, français de paroles, mais pas du tout d'actes.

Tiens, j'en vois justement un, deux, trois, cinq, dix, cent, parmi ceux qui me lisent en ce moment. Alors permettez, mon cher ami, permettez que je ne perde pas cette occasion et que je recommence aussitôt. Entrons chez vous et faisons, si vous le voulez bien, l'inventaire de votre maison: boîte à lettres, calendriers, journaux, ustensiles de ménage, etc., etc., et l'inventaire de votre garde-robe: bottines, chaussettes, cols, cravates, etc., etc. **(Relire l'énumération plus haut, relire tout l'article en se l'appliquant cette fois à soi-même, puis prendre une résolution patriotique suivie immédiatement d'actes réparateurs).**

En Province

SAINT-ALPHONSE

La plupart des paroissiens de Saint-Alphonse ont aujourd'hui, en Europe, leurs frères qui combattent et meurent pour la patrie. Combien depuis le commencement de cette affreuse guerre sont tombés sur le champ de bataille! Combien les soldats trépassés réclament les prières de ceux qu'ils ont tant aimé ici-bas! C'est pour ces soldats défunts que fut célébré, jeudi, dans l'église de Saint-Alphonse, un service funèbre solennel. A dix heures les cloches appelaient la foule à l'église. L'église se remplit de paroissiens de Saint-Alphonse auxquels se joignirent leurs compatriotes de Mariapolis et de Swan Lake.

Le R. P. Charles chantait la messe, assisté par les RR. PP. Jean-Marie Comte et Simon Nivon comme diacre et sous-diacre. M. l'abbé Kwackman a donné le sermon en flamand. Il a parlé d'une manière si touchante que plusieurs, et même les hommes qui ont, dit,on, le coeur bien dur, n'ont pu retenir leurs larmes.

M. Rousseau, curé de Mariapolis, est venu, lui aussi, assister au service avec plusieurs de ses paroissiens belges et flamands.

A l'offrande de la messe, les assistants sont venus vénérer la relique de saint Alphonse et ont reçu une image-souvenir que le R. P. Charles avait fait imprimer pour la circonstance.

Vendredi le 15, M. l'abbé Kwackman est reparti, emportant une très bonne impression de la paroisse de Saint-Alphonse et se promettant d'y revenir encore dans les beaux jours de juin ou de juillet. Les paroissiens belges et flamands ont été très touchés de la délicate attention de leur curé, de leur donner une si solennelle occasion de prier et de penser à leurs chers soldats défunts, qui ont donné leur vie pour leur chère patrie.

Ce service solennel a encore une fois de plus démontré le bon coeur de notre cher curé qui, comme le disait M. l'abé Kwakman, "son coeur était tellement bon que non seulement il pensait aux Belges de sa paroisse, mais encore à leurs frères qui sont tombés sur le champ de bataille. M. l'abbé Kwakman a été l'écho des coeurs belges de Saint-Alphonse en remerciant le R. P. Charles de leur avoir donné une si belle occasion de montrer leur patriotisme et leur coeur.

• • •

Naissance

Remi-Gérard-Marcel Van Damme, fils de Aimé Van Damme et de Zulma Rohenzijn, né le 7 décembre. Parrain, Alphonse Van Damme; marraine, Maria Wyllincks, née Rosier.

Feuille d'Erable.

• • •

Cette semaine la paroisse de Saint-Alphonse a eu l'honneur de recevoir la visite de Mgr Dugas, p.a., v.g., accompagné du R. P. Antoine, curé de Notre-Dame de Lourdes et de M. l'abbé Boivin, curé de Somerset. Ils ont visité le joli couvent et les classes.

• • •

Cette année comme l'année dernière, nous avons eu la visite des quêteuses de Bruxelles qui sont venues demander notre obole pour le concert qu'elles donnent pour les Belges. Comme toujours les paroissiens de Saint-Alphonse se sont montrés très généreux, surtout lorsqu'il s'agit de leurs compatriotes qui souffrent dans la pauvre Belgique.

• • •

Vendredi, le 8 décembre, à 7 heures du soir, il y eut une magnifique illumination au couvent de nos Révérendes Soeurs, en l'honneur de l'Immaculée Conception. Ce fut un ravissant spectacle de voir cette spacieuse bâtisse toute illuminée. Pendant ce temps les deux cloches de l'église portaient à notre bonne Mère du Ciel, avec leur son argenté, les prières et les chants des vrais enfants de Marie.

• • •

Le R. P. Jean-Marie, qui est avec nous depuis quelque temps, qui restera avec nous jusqu'au retour du R. P. Boniface, nous l'espérons, est allé à Notre-Dame de Lourdes pour le 8 décembre, à l'occasion du 25me anniversaire de la fondation de la paroisse par feu Dom Paul Benoit.

Ses parents furent des premiers colons de cette paroisse, et lui-même y fit ses études.

Pinson.

RASSDON, SASK.

Nous aurons un grand bazar dans le soubassement de l'église d'Arborfield les 26 et 27 décembre. Tout annonce un bon résultat.

Les battages battent leur plein dans Rassdon. Les habitants sont très satisfaits du rendement du grain en général, malgré la rouille la grêle qui a fait un peu de tort dans quelques endroits. Ca rend de 20 à 30 pour le blé et de 50 à 75 pour l'avoine. Le blé No 1 Northern se vend $1.75, l'avoine 54.

• • •

Les nouveaux "homesteadeurs" nous arrivent tous les jours. Les terres s'en vont vite. Avis à ceux qui ont envie de s'établir.

• • •

Les hommes sont en grande demande pour les chantiers à Pissaine, à Mistatime, à Le Pas. Les gages sont de $50 par mois, plus la nourriture.

• • •

Les gages, ici, cet automne, ont été très bons. De mes voisins ont eu $4.50 par jour. out est très cher mais en revanche les gages sont bien bons.

• • •

M. Charles Carolle s'est acheté une automobile.

• • •

Rassdon ne le cède en rien à aucun autre endroit. Il y a encore plusieurs belles terres à prendre autour d'ici, mais il pourrait se faire qu'elles ne le soient pas longtemps.

• • •

Nous allons avoir 3 moulins à scie au travail cet hiver; un à quatre milles d'ici, ce qui va aider les fermiers à construire leurs bâtiments.

• • •

Notre paroisse semble avoir 15 ou 20 ans, et pourtant voilà seulement 6 ans que les premiers colons sont venus.

• • •

Pour tous renseignements concernant Rassdon et ses environs, adressez-vous à M. Jos. Gareau, maître de poste. Il se fera un plaisir de répondre à toutes les questions qui lui seront faites.

J'attends.

CAMPERVILLE

En général, l'hiver, pour le cultivateur, est un temps de repos. Le sol, soulagé de sa riche moisson, se couvre d'un blanc linceuil et s'assoupit. Son seigneur ne trouble pas son sommeil et lui laisse réparer ses forces. Lui-même, tout en récupérant les siennes, jouit du fruit de son travail, forme de nouveaux projets, s'instruit de son expérience et de celle de son voisin, et se prépare à mieux profiter du réveil de la nature. Mais il n'en est pas ainsi partout.

A Camperville, nouveau centre de colonisation et d'avenir, si l'on en juge par les résultats déjà obtenus, nos gens, en grande majorité descendants des premiers pionniers du pays, n'ont pas encore fait beaucoup de culture: ils se sont plutôt livrés à la chasse et à la pêche. Cette dernière est plus abondante que jamais, et les prix payés pour le poisson sont de beaucoup supérieurs à ceux des années précédentes. Aussi le lac Winnipegosis est-il sillonné de pêcheurs.

Les nôtres sont à la Baie des Canards et dans les alentours, et ils travaillent ferme.

Il y a la soif du poisson comme il y a la soif de l'or. Beaucoup de pêcheurs, après avoir payé tout leur attirail de pêche, qui parfois se chiffre de $400 à $500 et même plus, ont réalisé tout autant de bénéfices. La pêche commence le 1er novembre et ne ferme qu'à la fin de février. La semaine dernière, onze chars de poisson ont été chargés à Winnipegosis; au bas mot pour $20,000. N'est-ce pas que la pêche est une grande source de revenus pour ceux qui s'y livrent?

Pourquoi nos nouveaux colons n'ent prendraient-ils pas leur part? La culture, pour les premières années, ne peut guère couvrir que les dépenses. Mais en faisant la pêche, ils pourront plus facilement mettre les bouts ensemble. L'avenir est aux débrouillards; sans doute il faut se débrouiller d'une manière intelligente et honnête, et "il n'est point de sot métier", dit le proverbe.

Léo.

SAINT-LEON

Le Comité local de l'Association d'Education a fait la semaine dernière sa réunion mensuelle. Plusieurs questions furent traitées qui intéressaient la langue française et la colonisation. Nous avons un Comité actif.

• • •

Le 8 décembre, nous avons eu une belle fête. Il y eut grand'messe avec diacre et sous-diacre. C'est le R. P. Comte, de passage au presbytère, qui fut célébrant. Le R. P. Curé donna le sermon et fit remarquer que c'était la 25e fois que le R. P, Comte et lui-même célébraient la fête de l'Immaculée Conception sur nos montagnes. Il ajouta qu'ils étaient heureux de pouvoir célébrer cette fête avec une plus grande solennité en ce 25e anniversaire qui leur rappelait tant et de si chers souvenirs. Le soir il y eut illumination en l'honneur de la Sainte Vierge.

• • •

La Congrégation des Enfants de Marie a célébré aujourd'hui sa fête patronale. Dans leur réunion de ce jour eurent lieu les élections des nouvelles dignitaires. Mlle Anna Fortier fut élue présidente; Mlles Rosalma Labossière et Marie-Anna Parent furent nommées 1re et 2e assistantes.

• • •

Etait en visite au presbytère au cours de la semaine, le Rév. M. Kwakman, prêtre hollandais, ayant la charge des flamands de Saint-Boniface. M. l'abbé était de passage, se rendant à un service solennel qui sera célébré à Saint-Alphonse pour les héros belges tombés pendant la guere.

• • •

Nos chantres se réunissent régulièrement deux fois par semaine au presbytère pour s'exercer à la pratique du plain-chant et préparer les chants de Noël. Nous avons actuellement un beau choeur de 14 membres, et d'excellentes voix qui, avec l'exercice voulu, pourront rivalisr avec les meilleurs choeurs de chantres des paroisses de campagne.

BRUXELLES

Le 10 décembre dernier nous avions le plaisir d'assister à une séance littéraire et musicale donnée par les dévoués jeunes gens de la belle paroisse de Bruxelles au profit des victimes de la faim en Belgique envahie par les Boches. Tour à tour défilèrent devant nos yeux charmés nos artistes locaux. Le programme bilingue fut exécuté avec un brio sans pareil.

Dans les comédies françaises, les principaux acteurs obligèrent le public à se tenir les côtes et à se les tordre.

La partie flamande rivalisa de finesse d'exécution avec la partie française.

De magnifiques solos de chant furent exécutés par un amateur des plus distingués. La fanfare "L'Union" émailla la soirée de ses fleurs musicales.

Bref, l'on s'amusa ferme et l'on se sépara en se disant: "Aurevoir, nous reviendrons encore!"

La séance a rapporté la jolie somme de $485.

Un merci chaleureux aux personnes généreuses qui y ont assisté.

Phrynette.

• • •

Le 26 novembre dernier, soirée bilingue au Cercle Catholique, organisée par les Urselines de Belgique et leurs 80 élèves, au profit des pauvres Belges d'Europe. Recettes environ $200. Grand succès.

Le 10 décembre, au même local, nouvelle soirée bilingue au profit des Belges mourant de faim. Salle comble. Comédies, chants, monologues. Musique de la fanfare belge "L'Union". Souper. Bazar de charité. Rafles. Produit $500.

X.

FANNYSTELLE

Nous apprenons avec peine le décès de Mme Prévost, née Emérancienne Bourque, anciennement de cette paroisse, décédée à Saint-Front, Sask., la semaine dernière.

Nos sympathies à la famille si cruellement éprouvée.

• • •

M. Talbot, M.P.P., était en visite à Fannystelle la semaine dernière.

• • •

M. Elie Dagesse, de Haywood, Man., candidat à la mairie de la municipalité de Grey, accompagné de M. Jacques, de Saint-Claude, était en visite ici samedi et dimanche dans l'intérêt de l'élection municipale qui aura lieu mardi le 19.

A une assemblée qui a eu lieu samedi soir dans les salles de l'école, présidé par M. Emile Guyot, vice-président du Comité local de l'A. d'E. C.-F., M. Dagesse fit en quelques mots bien choisis le tracé de la conduite qu'il prendra si les bulletins de l'élection du 19 sont en sa faveur.

Il remercia bien cordialement les paroissiens de Fannystelie de l'appuie qu'ils lui ont donné jusqu'ici et qu'ils lui donneront lors du jour de la votation.

M. O. Hamel prit ensuite la parole pour remercier, dit-il, MM Dagesse, notre candidat canadien-français à la marie, et Marcel Arnal, notre candidat conseiller canadien-français d'avoir bien voulu prendre l'intérêt des Canadiens-français de cette municipalité en étant candidat à cette élection.

Ensuite, M. le président de l'assemblée Emile Guyot remercia chaleureusement, au nom de la paroisse, M. Dagesse de son dévouement à notre noble cause et il espère, dit-il, voir ce monsieur présider prochainement aux séances du conseil municipal.

L'assemblée s'ajourne aux sons de "Hourrah pour nos candidats".

• • •

MM. A. Judd, J. Olson, Chas. Rivers et F. Magnuson sont allé faire chantier près de Grandview, Man.

• • •

Vendredi, le 22 décembre, à 3 heures, dans les salles de l'école, il y aura séance récréative donnée par les élèves, sous les soins des RR. SS. Missionnaires Oblates. Tous sont cordialement invités à assister. Venez en foule. Le programme est attrayant, et surtout les acteurs et actrices, et nos dévouées religieuses méritent notre encouragement.

Yvonnic.

SAINT-PIERRE-JOLYS

Qu'on se le dise

Comme nous l'annoncions dans notre numéro du 29 novembre, la Société Saint-Grégoire et la Chorale du Collège rivalisent d'ardeur, sous la direction de leur dévoué directeur, le Rév. Frère Louis, à la préparation des chants de Noël. D'après le programme qui suit, il paraît que ça va être magnifique. Qu'on se le dise! Et qu'on vienne en foule à ce banquet musical, goûter nos hommes et gosses de bonne volonté.

Programme

Messe de Minuit

Minuit Chrétiens, chanté par M. J. Champagne.

Messe: "In Honor of the Holy Infant" (2 voix égales), par A. Schindler.

Offertoire: Hodie Christus (4 voix), par Louis Feltz.

Communion: (a) Noël d'Holmès (3 voix). Solo: Lucien Hébert. (b) Les Anges dans nos Campagnes (4 voix). (c) Ca Bergers, (4 voix). (d) Dans cette Etable, (4 voix).

Messe du Jour

Messe Brève, (2 voix), par Leo Delibes. Soli: Rév. Frère Louis et M. Paul St-Arnaud.

Offertoire: Adeste Fideles, (4 voix).

Communion: O Salutaris, (2 voix). Soli: Rév. Frère Louis et M. C. Dandenault.

Vêpres

Dixit. "Faux Bourdons", Pagella. (a) Les Anges dans nos Campagnes, (4 voix).

Confiteor, "F. B.", Pagella. (b) Ca Bergers, (4 voix).

Beatus, "F. B.", Pagella. (c) Dans cette Etable, (4 voix).

De Profundis, "F. B.", Pagella. (d) Nouvelle Agréable, (4 voix).

Memento, "F.B.", Pagella. (e) Noël d'Holmès, (3 voix). Solo: Lucien Hébert, élève.

Hymne: Benedicamus. Chant Grégorien.

Magnificat, "F. B.", "Frère Henri-Emile". (f) Noël. "Dierìex", (3 voix).

Salut

Adoremus (3 voix), Rév. Frère Henri Emile.

Hodie Christus (4 voix), Louis Feltz.

Alma Redemptoris (3 voix), Ernest Philie.

Tantum Ergo, (4 voix), Chérion.

Laudate, "F. B.", Rév. Frère Henri-Emile.

XXX.

LES ANIMAUX A LA CRECHE

Conte de Noël

Quand les bergers et les Mages furent partis, l'âne, qui réfléchissait profondément à cette double députation de l'humanité auprès de l'Enfant-Dieu, se dit qu'il était juste que les animaux vinssent, eux aussi, l'adorer. Les mages avaient humilié à ses pieds l'orgueil des grands de la terre; les bergers lui avaient dit l'humble amour des pauvres gens; c'était bien, mais ce n'était pas tout. Il manquait les bêtes. Il y avait bien lui et le boeuf, mais vraiment ce n'était pas assez pour représenter la gent animale, d'autant plus qu'ils se trouvaient à poste fixe dans cette grotte où le Christ avait voulu naître comme par hasard. Il fallait une députation, et une députation assez nombreuse, assez variée, pour être représentative de l'espèce.

Ayant bien mûri son idée, l'âne s'en ouvrit au boeuf, qui comprit au bout d'un certain temps.

—Je vais les chercher, conclut-il.

Le boeuf s'offrit à l'accompagner, mais l'âne refusa.

—Non, reste. Tu vas trop lentement. Reste pour réchauffer le Petit de ton haleine.

Et il partit, la nuit venue, à l'heure où les étoiles commencent à trouer le ciel comme des clous d'or.

Il traversa d'abord le village afin d'avertir les animaux domestiques en service à Bethléem d'avoir à se tenir prêts pour l'heure suivante. Puis, descendant vers l'Ouest, sur la route d'Hébron, il s'engagea dans les vallées qui tournent autour de la petite ville davidique, la séparant du désert inhabité. A chacune des échappées qui s'ouvrent vers Hébron, vers la mer Morte, vers Jérusalem et vers la grande mer, l'âne cria de toute la force de ses poumons l'heureuse nouvelle et l'invitation à se joindre à lui pour aller adorer l'Enfant Jésus.

Dans le silence de la nuit, sa voix éclatait formidable, pareille à une trompette de cuivre. Dieu ne l'avait-il pas doté d'une telle puissance vocale en vue de cette circonstance unique de sa vie? Cette pensée d'un rôle prévu et préparé par la Providence enflait sa poitrine d'une force nouvelle inconnue jusque-là.

Dans toute la garrigue environnante, ce fut un branle-bas général. Appelés par cette voie sonore, accrue encore par l'écho qui la faisait rouler comme un torrent dans les vallées, les animaux accoururent, les oiseaux aussi bien que les quadrupèdes. Le rassemblement opéré, l'on se mit en marche, car le temps pressait.

Bientôt, la longue file arriva. L'âne, habitué à conduire les caravanes de chameaux, marchait en tête, comme de juste, et tous le suivaient, en rang, graves et recueillis. On eût dit une procession. A Bethléem, les animaux domestiques se joignirent aux bêtes sauvages venues du désert, et l'on fit route vers la crèche. Comme c'était la nuit, personne ne s'en aperçut. Tout Bethléem dormait, ignorant la merveille.

• • •

L'âne avait lieu d'être fier de sa randonnée, car le troupeau qu'il conduisait paraissait sortir de l'arche de Noé. Il y avait là l'éléphant habitué aux lourds fardeaux, le dromadaire qui peut traverser le désert sans boire, l'autruche plus rapide à la course que la meilleure cavale, le cerf à la tête ornée de branches d'arbre, le cheval toujours frémissant, en un mot, toutes les grosses bêtes; mais il y avait aussi les petites: le chien, le chat, la gazelle, la brebis, la chèvre, et parmi les oiseaux, on distinguait le coq, le paon, l'hirondelle, la colombe et l'aigle royal. Tout un vol de passereaux aux plumages multicolores, huppe, pinson, alouette, mésange, chardonneret, fauvette, voltigeaient au-dessus, et toute une armée de rongeurs, rat, hérisson, taupe et porc-épic, trottinait au-dessous, troupeau menu. Il y avait même une panthère, devenue soudain douce comme un gros chat, et chacal contrit comme le publicain de l'Evangile. Il ne manquait que le serpent, maudit de Dieu depuis qu'il avait offert à Eve le fruit défendu, les oiseaux de nuit à réputation sinistre, le bouc voué à Satan, et les animaux méchants qui font le mal pour le mal.

• • •

Arrivé devant le grotte, le défilé, sur un signe de Jésus, commença. L'âne, qui était le plus expérimenté, et qui, d'ailleurs, était chez lui, les présentait, et chacun disait son mit. **Meuh,** disait la vache; **bée,** disait le mouton; **cocorico,** disait le coq; **hou hou,** disait le chien; **miaou,** disait le chat; **cui cui,** disaient les oiseaux; **hihan,** disait l'âne. Et Jésus, qui comprenait le langage des bêtes parce qu'il les avait créées, autrefois, au commencement du monde, quand il était le Verbe, les bénissait à mesure, les consolait de toutes leurs misères.

—Seigneur, disait l'âne, c'est encore moi le plus malheureux. L'homme est un maître cruel. Des coups, jamais de caresses, et de la mauvaise paille, voilà mon lot.

—Pauvre âne, répondait Jésus, je t'amènerait avec moi en Egypte, et le jour où je voudrai entrer à Jérusalem comme un roi, je te prendrai pour monture de préférence au cheval. Ce jour-là, on jettera des palmes sous tes pas, et tu marcheras sur des tapis. En attendant, donne aux hommes l'exemple de la patience et de l'humilité.

—Seigneur, disait la brebis, l'homme me tue mes petits agneaux dès qu'ils sont grands, sans souci de mes cris douloureux, et il m'enlève encore ma propre laine pour se faire des habits chauds sans s'inquiéter de savoir si j'ai froid.

—Pauvre agnelle, répondait Jésus, patiente encore quelques années. Bientôt, à Pâques, c'est moi qu'on immolera à la place de tes petits, et l'on m'appellera l'Agneau de Dieu.

—Seigneur, disait le coq, moi je n'ai pas à me plaindre, comme l'âne et la brebis, mais aussi je fais bien mon travail. Tous les matins, quand le soleil paraît, je force à se lever les hommes paresseux, et je veille à tout dans la basse-cour.

—Brave coq, répondait Jésus, je compte sur toi pour avertir saint Pierre quand il m'aura renié, et, pour te récompenser de ta vigilance, plus tard, quand j'aurai des églises, je te mettrai sur mes clochers.

—Seigneur, disaient les petits oiseaux, l'oiseleur détruit sans cesse nos nids, et quand ce n'est pas lui, c'est le milan qui les emporte dans ses serres cruelles, et quand ce n'est pas le milan, c'est le serpent, lui qui, au paradis terrestre, fut cause de tout le mal.

A ce mot de paradis terrestre, tous les animaux se lamentèrent, car tous se souvenaient de ce que leurs grands-parents, qui y avaient été, leur avaient raconté. Et c'était à qui bêlerait, beuglerait, aboierait, miaulerait, piaillerait de plus triste façon.

—Seigneur, disaient-ils tous, pourquoi Adam a-t-il péché?.... Ah! sans le serpent, ce maudit serpent, comme nous serions heureux!... Au lieu des maux que nous souffrons, ce serait une félécité sans bornes.

Mais, sans doute, maintenant, tout cela allait changer. Jésus n'était-il pas "né pour guérir les maux que souffrent ici-bas l'homme et les animaux"? Puisqu'il venait racheter la faute d'Adam, il en supprimerait aussi les tristes conséquences. Il établirait le royaume messianique. Or, dans ce royaume, disaient les prophéties, le lion et l'agneau joueraient ensemble, car le lion ce nourrirait de paille tout comme le boeuf. C'était l'ancien paradis qui allait renaître, paradis dans lequel les gros ne mangeraient plus les petits, et où ceux-ci n'auraient à craindre ni la dent des carnassiers, ni la griffe des rapaces, ni les armes de l'homme.

A cette pensée, d'un élan, toutes les bêtes se portèrent vers Jésus. Les plus proches lui léchaient les pieds, et les autres assouvissaient sur le bois de la crèche le besoin de caresses que la reconnaissance leur mettait au coeur. Le chat, qui s'était glissé entre les pieds de la Vierge, passait et repassait calinement devant elle, frottant du dos et de la queue la robe de Marie. Sur les poutres du plafond, les colombes et les pigeons rengorgés roucoulaient, faisant vers la Sainte-Famille leurs plus profondes révérences. L'hirondelle, incapable de tenir en place, traçait dans l'air des lignes invisibles, des courbes et des arceaux renversés, avec l'agilité d'une navette aérienne; et le paon, juché derrière saint Joseph, auréolait tout le groupe de sa queue frémissante déroulée en un luxueux éventail.

Et Jésus, qui n'avait pas répondu aux petits oiseaux, triste et souriant à la fois, répondait simplement:

—Je vous bénis. Croissez et multipliez-vous.

JOHN BULL, SON OR ET SA FAIBLESSE

(Le **Nationaliste**)

Ce qui vient de se passer

Les événements de ces jours derniers, en Angleterre, ne sont pas de nature à inspirer à John Bull un bien grand respect de ses classes gouvernantes. Au fond, peut-être est-il de l'avis de la **Gazette** qui disait mercredi matin: **"Peu importe qui recueillera la succession de M. Asquith; de toute probabilité, les choses devront s'améliorer."** Il n'est pas certain toutefois qu'il en soit ainsi. Car, si les gouvernants changent, le régime reste, celui de la ploutocratie.

On a fort blâmé M. Bourassa, en maints quartiers, d'avoir rappelé avant et depuis 1914, l'influence extrême des classes riches et de l'argent, dans le Royaume-Uni. Le directeur du **Devoir** ne faisait cependant autre chose que de signaler, avec plusieurs auteurs anglais, le danger du mercantilisme pour John Bull. Et, il n'y a qu'un mois, M. Hilaire Belloc, une des figures les plus intéressantes et les plus respectables du monde des lettres et de la haute politique anglaise, donnait au **Sun**, de New-York (5 novembre 1916, page 3) un vigoureux article sur le péril que la ploutocratie fait courir à la nation britannique. Nous nous en voudrions de ne pas le signaler ici même aux lecteurs du **Nationaliste** et de ne pas leur en citer les passages saillants.

La tâche des réformateurs

M. Belloc, à plusieurs reprises, a donné à la presse anglaise et américaine de remarquables articles sur la guerre. Le **Nationaliste**, il n'y a pas bien des semaines, commentait de lui un livre où il attribue la victoire de la Marne aux généraux français, sans faire quelque mention que ce soit du rôle qu'y auraient tenu les troupes du général French. Catholique convaincu, — c'est un des collaborateurs occasionnels de la revue américaine des Jésuites, **America**, — M. Belloc est en économie politique un radical modéré, versé dans le parlementarisme, dont il connaît les dessous, pour les avoir vus et dénoncés à maintes reprises, notamment lors du scandale Marconi, où plusieurs politiciens anglais se firent pincer, — sans aucun dommage, du reste, à leur carrière politique, puisque la plupart ont depuis obtenu de l'avancement.

Or, selon M. Belloc, **"la tâche principale des hommes d'Angleterre qui veulent la voir surgir plus forte de cette guerre-ci, c'est de faire agir comme une démocratie ce qui était hier une aristocratie et qui n'est plus aujourd'hui qu'une ploutocratie"**. Il estime que les circonstances peuvent leur prêter quelque secours pour y arriver. Il n'en paraît pas toutefois assuré; c'est qu'il se rappelle l'échec que Cecil Chesterton, un des plus brillants journalistes anglais rencontra avec lui, quand ils exposèrent tous deux au public anglais la corruption éhontée dont s'accompagnait le scandale Marconi, il n'y a pas bien des années. C'est alors que M. Belloc et son compagnon virent l'emprise de l'agent sur le public, et constatèrent l'étendue des ravages nationaux causés par la ploutocratie du Royaume-Uni. **"Après plusieurs mois d'agitation de notre part"**, écrit-il, **"même la presse conservatrice officielle en vint à commenter les méfaites des libéraux"** (on se rappelle peut-être que plusieurs libéraux, députés aux Communes, furent éclaboussés par ce scandale). **"Au bout d'un an, toutes les classes moyennes et même la populace en vinrent à apprécier, bien qu'imparfaitment, ce que les classes dirigeantes d'Angleterre savaient depuis longtemps, que la corruption était d'usage courant, dans la politique anglaise, et que les professionnels de la politique se distribuaient, de même qu'à leurs parents, des sommes d'argent obtenues directement, ou de façon détournée, du trésor public, par l'entremise de monopoles, de contrats spéciaux et le reste."**

L'Angleterre eut-elle eu alors un gouvernement aristocratique, comme autrefois, c'eut été le débarquement des coupables. M. Belloc ne s'illusionne pas. **"Non pas, dit-il, que les aristocraties soient autres que cyniques; mais leur pouvoir tient à un certain prestige. Et leur oligarchie rejette de chez elle, pour se sauvegarder soi-même, ceux de ses membres découverts et mis en fausse posture."** Egalement, croit-il, si le gouvernement anglais de l'époque eût été une véritable démocratie, **"les coupables eussent été punis, parce que la démocratie considère les hommes publics comme ses serviteurs et non ses maîtres. La malhonnêteté de leur part, — bien qu'ils soient tentés d'y tomber plus souvent que sous n'importe quel autre régime, — a cependant un frein, le danger des graves conséquences d'une corruption démasquée. Ou les coupables sont alors emprisonnés (comme Garfunkel), ou acculés au suicide (comme Reinach), ou ils quittent le pays (comme Hertz). Ils sentent pour le moins le mépris général. Les honnêtes gens refusent de s'acoquiner avec eux. La canaille doit se cacher, s'enfuir, se terrer."**

Le régime des ploutocrates

M. Belloc, — il a dans les veines du sang français et c'est un peu pour cela qu'il connaît à fond les scandales survenus en France assez récemment, depuis le scandale du Panama, — signale dès ici le péril que la ploutocratie fait courir à la Grande-Bretagne. **"Sous le présent régime ploutocrate, anglais, aucun des deux modes d'élimination, ni l'aristocratique, ni le démocratique, n'a épuré la politique. Les gens de l'affaire Marconi sont restés dans la vie publique; non seulement ils y sont restés, mais leurs collègues, à cause de leurs tristes expériences, et pour les en consoler, sans doute, les ont considérés comme tout à fait aptes à des responsabilités futures et plus graves. Pourquoi cela? La faute en est à certains des effets de la ploutocratie travaillant presque à ciel ouvert, sous l'oeil de tous; d'abord, à l'indifférence au bien et au mal, principale conséquence morale de la ploutocratie; ensuite à la puissance immédiate de la grande fortune, dans une ploutocratie, de gouverner à son avantage, — ce qui en est le principal résultat matériel."**

Ainsi, du régime ploutocratique anglais, deux vices fondamentaux ont découlé: on ne se demande pas si celui qui gouverne est honnête ou malhonnête. On cherche, ainsi que le note ailleurs M. Belloc, s'il est habile ou maladroit; on se dit que **"quelqu'un qui s'est fait prendre dans quelque sale affaire était probablement rusé, sans quoi il ne s'y serait pas engagé, et l'on conclut que la ruse est la principale qualité d'un administrateur."** Et qui n'est pas rusé, habile, souple, assez délié pour ne pas rester pris dans le scandale, mais se contente d'être à la fois sage, honnête, droit, loyal, n'est guère, aux yeux des classes dirigeantes, un homme de gouvernement. Et puis, en second lieu, la ploutocratie étouffe le bruit, s'il peut lui nuire, elle maîtrise la presse à gages. M. Belloc note, par exemple, que, dans cette affaire Marconi, — un des rares abcès du régime ploutocrate anglais qui aient crevé, — la ploutocratie s'assura la complicité des principaux journaux anglais, ils se turent; **"un parvenu de la presse"** (le deuxième Harmsworth, frère de Northcliffe) **"devint chevalier, de moindre que lui reçurent quelques honneurs ou quelques émoluments, et l'affaire fut étouffée"**.

Or, ce péril que la ploutocratie anglaise faisait courir à la nation entière, avant la guerre, il est plus redoutable que jamais. C'est ce régime qui, par exemple associé aux Krupp et aux Thyssens d'Allemagne les Vickers-Maxim, les Armstrong, les Cammelle-Laird et autres industriels anglais, dans le trust international des armements, dont plus de 400 hommes politiques anglais détiennent encore des actions. C'est ce régime qui a causé le scandale international du nickel. C'est lui qui, selon M. Belloc, paralyse l'effort anglais en pleine guerre. C'est à lui qu'il conviendrait d'attribuer les bévues, les impairs, les scandales de l'armée, de la marine, de la diplomatie anglaises, depuis août 1914. Et si l'Angleterre reste sous le régime ploutocrate, **"elle pourra être encore quelque temps une grande puissance commerciale, sans forme régulière, formant bloc à cause des intérêts de ses marchands et de ses financiers, mais manquant sans cesse de coordination et perdant continuellement sa richesse. Et, en tant que puissance spirituelle et politique mondiale, elle déclinerait alors rapidement."**

Un retour au régime aristocratique eût été d'un plus grand secours à l'Angleterre, en ces temps de crise, estime M. Belloc; car **"une aristocratie est peut-être plus qu'aucune forme de gouvernement éveillée aux intérêts nationaux, prompte, impitoyable, tenace à les réaliser"**; comme le démontre du reste l'exemple de l'Allemagne autocrate. Par ailleurs, un gouvernement pour tout de bon démocratique, selon notre auteur, **"eût été aussi déterminé, aussi agissant, quoique peut-être plus lent, et certes moins averti.. Il eût probablement commis des erreurs initiales. Mais il eût tenté de les corriger par son énergie d'ensuite, et il n'eût pas douté de la première nécessité de l'heure.. Or le péril, pour l'Angleterre, c'est que ce qui la gouverne réellement aujourd'hui, c'est une ploutocratie, que l'aristocratie n'est plus, que le peuple est impuissant à agir, n'ayant même pas idée de son action possible, mais étant prêt à obtempérer à tout ce que lui imposeront les classes riches."**

Les manifestations du péril ploutocrate

Ce grave danger, M. Belloc estime qu'il se présente de différentes manières. **"Il y a trois façons dont ce péril d'une fausse politique issue de la nouvelle ploutocratie se manifeste", écrit-il.** Il les énumère ainsi:

"D'abord, nous avons vu clairement que les intérêts commerciaux particuliers, les avantages des fortunes personnelles, — ont contrebalancé, sinon le bien public, du moins les intérêts de la nation. Nous l'avons vu, nous, Anglais, dans la question des frets maritimes; nous l'avons vu dans les exceptions au blocus; nous l'avons vu dans le domaine des contrats de guerre." L'intérêt de l'Angleterre, si elle vainc l'Allemagne, serait, selon M. Belloc, d'imposer à celle-ci un régime où elle continuerait de produire, mais au bénéfice des alliés, en compensation des pertes qu'elle leur a imposées en suscitant la guerre. **"C'est une politique que le vainqueur peut imposer simplement, en exigeant une indemnité permanente, à vie, ou, plus sévèrement, en confisquant les valeurs publiques, en laissant en Allemagne des garnisons pour y faire respecter le traité. Or les intérêts privés anglais militent contre une telle politique. Le financier anglais a partie liée avec le financier allemand; le marchand craint la ruine de son client... Par ailleurs, ceux qui ont des intérêts personnels en territoire ennemi, — et ils sont très nombreux, — ne tiennent pas du tout à une victoire complète. Ils s'emploient même, en ce moment-ci, à ce qu'elle n'ait pas lieu."**

La ploutocratie nuit encore à John Bull d'une autre manière. **"Au chapitre des dépenses militaires directes, on préfère protéger la fortune particulière plutôt que le bien public."** La ploutocratie y travaille indirectement, de maintes manières; la moindre n'est pas de réclamer le prix le plus fort possible de tout ce qu'elle fournit au ministère de la guerre, charbonnages, produits chimiques, étoffes, projectiles, métaux, blés, aliments de tout genre. De ce côté, les industriels du Royaume-Uni ont fait des fortunes. Le **Nationaliste** y reviendra quelque jour en analysant une brochure anglaise, **Profits and Patriotism**, de J. W. Kneeshaw. On verra alors comme s'est justifiée pendant cette guerre-ci la parole de Gladstone, disant en 1854: **"Les guerres ont toujours donné aux héros l'occasion de s'immortaliser, aux fournisseurs celle d'amasser des fortunes colossales."** Les intérêts ploutocrates, qui poussent aujourd'hui à une guerre effroyable, pourront demain, si la confiscation de leurs ressources par l'Etat apparaît nécessaire au règlement définitif de la querelle européenne, — M. Belloc estime que cela se présentera au cours de la troisième année de guerre, — crier alors à l'urgence d'une paix bâclée à la hâte, fût-elle déshonorante, acculât-elle l'Angleterre à sacrifier ses alliés. C'est là du reste le troisième péril dont la ploutocratie et le mercantilisme anglais dénoncés par M. Bourassa avant de l'être par M. Belloc, — celui-là parlant en termes plus modérés que celui-ci, — menacent le Royaume-Uni et avec lui, l'Empire.

Un coup d'oeil d'Anglais

Pour se résumer enfin, M. Belloc conclut en des termes, plus raides qu'aucun de ceux jadis employés par M. Bourassa et qui lui ont pourtant valu les foudres réunies du **News** et de l'abbé D'Amours, de l'**Orange Sentinel** et d'"**Un Patriote**", qui lui reproche sa documentation anglaise à base protestante: **"Le danger pour la nation** [anglaise] **c'est la présence, à la tête des affaires, de parvenus qui, pendant des années, ont jeté le défi à l'opinion publique, tandis qu'ils acceptaient des pots-de-vin des lanceurs d'affaires louches et de leurs familles, pillaient les puissances de l'argent et manipulaient l'assiette de la taxation des Indes, dépouillaient d'innocents épargnistes.... cependant qu'ils affirmaient encore plus cyniquement — et c'était, hélas! vrai, — que leurs collègues, les politiciens des tribunaux, au lieu de les punir eux-mêmes, condamneraient plutôt à l'amende ou à l'emprisonnement leurs critiques mûs par l'esprit public. Le danger, il est dans la présence de tels écumeurs aux fonctions publiques, — jusque sur le banc de la magistrature, — dans l'existence de propriétaires de journaux, de basse extraction, de morale analogue à celle de ces pillards, comme eux échappant à la loi et pourtant maîtres de la vie publique anglaise. Longtemps avant la guerre, l'on plaisantait communement de cela, à la face de l'Angleterre, d'un bout à l'autre de l'Europe. Et, chez nous, on nous conseillait de négliger les critiques de l'étranger, notre honte était taxée de faiblesse morale, et donc, tout cela importait peu. On nous conseillait de ne pas tenir compte d'une chose aussi ténue que l'honneur. Aujourd'hui, ce qui se passe démontre comme Chesterfield et moi, nous avions raison de dénoncer la ploutocratie, comme nos conseillers d'il y a quatre ans ont fait une erreur désespérément tragique."**

Quel lecteur canadien ne trouverait profit à méditer ces lignes fortes, d'une philosophie et d'une psychologie politiques nourries, dont la vérité s'applique tout aussi bien, proportions gardées, au Canada qu'à l'Angleterre? Car, ici comme à Westminster, la première qualité d'une homme de gouvernement, d'un politicien, aux yeux d'une grosse partie du public déjà tarée par les forces et la puissance corruptrice de l'or, n'est-elle pas de pouvoir surnager, eût-il au cou la meule du scandale le plus manifestement établi?

Pierre Labrosse.

Veillons avec un soin jaloux à tout ce qui est propre à conserver notre idiome national au foyer, à l'école, dans les relations mondaines, dans le monde des affaires, dans la vie publique et administrative. Exigeons la connaissance du français dans tous les services publics. N'accordons nos faveurs qu'aux maisons d'affaires qui se montrent assez soucieuses de leur clientèle française pour lui témoigner quelque respect et la courtoisie la plus élémentaire.

Et surtout, parlons notre langue avec amour, avec respect, avec gloire. Parlons-la bien, alimentons-la à ses sources les plus limpides, affranchissons-la des lourdeurs et des impuretés dont notre paresse intellectuelle et l'usage fréquent d'une langue étrangère l'ont chargée.

Que l'on ne dise jamais, même avec un semblant de raison, que nous parlons un patois. Que l'on dise au contraire que les Canadiens-français ont conservé intacte la langue la plus pure, tout en l'enrichissant d'un vocabulaire nouveau, né des circonstances particulières où nous avons grandi et des conditions locales où nous vivons.

Soyons les défenseurs de la langue française, non-seulement contre les autres, mais contre nous-mêmes.

N'oublions jamais que la conservation de la langue, la culture de la langue, la lutte pour la langue, c'est toute la lutte pour l'existence nationale. Si nous laissons affaiblir en nous-mêmes le culte de la langue, si nous laissons entamer sur un point quelconque du territoire les droits de la langue et son usage public ou privé, nous sapons à la base toute l'oeuvre de civilisation française édifiée par trois siècles d'efforts et de sacrifices.

Gravons cette pensée dans nos coeurs, ayons-la toujours présente à l'esprit, inculquons-la à nos enfants dès l'âge le plus tendre, répandons-la partout autour de nous: c'est l'apostolat le plus nécessaires du moment.

Henri Bourassa.

LA RETRAITE FERMEE

L'oeuvre est donc fondée. L.A. C. J. C. l'a inaugurée les 8, 9 et 10 décembre. Saint-David, Langevin et LaVérendrye surent fournir douze recrues. Douze braves, douze résolus, douze apôtres. N'eut été la tempête du 7 décembre, 18 à 20 se seraient trouvés au Cénacle, dans la solitude de Saint-Norbert, à l'ombre du Monastère de Notre-Dame des Prairies. Mais enfin douze ont commencé, bien d'autres les imiteront; bien d'autres iront écouter la voix qui clame dans le désert, la voix du silence, de l'âme, la voix de Dieu. **Veni, oravi, vici** écrivait l'un des retraitants à son départ. Que ce César spirituel trouve des armées d'imitateurs. Le P. Blain les conduira aux mêmes victoires, le P. Louis leur servira le même **butin de guerre.**

Nous félicitons nos camarades privilégiés qui ont su répondre à notre appel.

FUTUR LEVITE

M. l'abbé Oscar Bouvet sera ordonné prêtre dimanche prochain

Dimanche prochain, à la messe du matin, Sa Grandeur Mgr Béliveau élèvera au sacerdoce M. l'abbé Oscar Bouvet.

M. l'abbé Bouvet est originaire du diocèse de Nicolet.

AU CLUB "LE CANADA"

Les parties de whist de ce club deviennent de plus en plus populaires. Vendredi dernier il a été nécessaire d'ajouter trois nouvelles tables. Les gagnants pour la soirée ont été comme suit: dames, 1er prix, plat à sucreries en argent, offert par le Dr L. Benoit, Mlle Eva Deschênes; consolation, Mme Hooper. Messieurs: Nécessaire de fumeur, offert par M. J.-C. Pelletier, M. Alex. Beaudoin; consolation, M. Nap. Senez. Le prix de tombola, consistant en une corde de bois coupé, offert par M. J.-A. Aubert, de la Compagnie Standard Supply and Fuel Co., Limited, de Saint-Boniface, fut gagné par M. Jos. Désautels.

La prochaine partie de cartes aura lieu demain soir. On annonce que les prix seront exceptionnellement jolis et bien choisis.

Le club vient aussi d'inaugurer un concours de "snooker"; coût de l'inscription, 50 sous.

* * *

La réunion bi-mensuelle de dimanche soir a été un vrai succès. Sous la direction dévouée de Mme C. Delmarque, un certain nombre de ses élèves, entr'autres, Mlles Goguillon, DeGagné et Saive, et les jeunes de Trémaudan et Garnier, aidés de MM. Jean Arsin et H. LeFranc, rendirent un joli programm ede chants, de déclamations et de morceaux sur instruments à cordes et le piano.

Le président du club lut son troisième chapitre d'histoire canadienne-française de l'Ouest: "La Découverte de l'Ouest par Radisson et Groseillers, 1859", s'efforçant de montrer comme quoi depuis la publication des mémoires de Radisson en 1885, on admet assez généralement qu'à ces deux voyageurs est due la découverte du pays s'étendant à l'ouest des grands lacs.

A la prochaine réunion, qui aura lieu dimanche le 7 janvier, M. P. Lardon donnera une causerie sur "Notre Club", que les membres sont tous particulièrement invités à venir écouter.

SAINT-BONIFACE

Baptêmes

Le 10 décembre. — Louise-Florentine, fille de Louis Verbeek et de E. Cornellier.

Le 10 décembre. — Marie-Anne-Hélène, fille de Ernest Michaud et de Josephine Léveillé.

Le 10 décembre. — Joseph-Antonio-Guillaume, fils de Louis Lévêque et de Exilia Girouard.

Le 10 décembre. — Joseph-Olivier-Séraphin, fils de Adrien Sourisseau et de Valentine Henry.

* * *

BRAVO MESSIEURS

Quelle bonne surprise, mes amis! Vous avez tous vu, examiné, admiré ce splendide catalogue que la compagnie Birks vient de lancer dans le public canadien-français. Et du bon français, s'il vous plaît, non du **Parisian French** comme on nous en sert trop souvent.

Une autre compagnie puissante vient de faire la même chose à Toronto. Il faut avouer que c'est une réaction vers la justice L'exemple de la compagnie Birks ne saurait ne pas avoir d'excellents résultats. Les temps sont durs et la clientèle canadienne-française n'est pas à dédaigner. Pris par l'endroit sensible le manufacturier anglais commence à voir s'amaigrir son gousset et voit le remède dans le respect des nationalités. Hardis et fermes Canadiens-français, c'est autant de gagné. Mais il ne faut pas retrograder d'un pouce. En avant toujours! Il est grand temps que les grosses compagnies du Canada en viennent à nous respecter.

A-t-on des catalogues français chez Eaton, à la Baie d'Hudson, etc., etc.? Et pourtant ne sommes-nous pas clients assidus de ces grandes firmes. Gare donc! Et l'épée dans les reins! Demandons, demandons sans répit avec ensemble, avec tenacité. Exigeons le non-mépris de la race. Renvoyons impitoyablement toute correspondance ou facture écrites en anglais. C'est une affaire de quelque temps si nous **voulons.** Et ne nous contentons pas du "**Parisian French**".

A. B.,
de l'A. C. J. C.

TROUVEE

Une jeune jument de couleur beige pâle avec large raie blanche sur le front. S'adresser à

François Dubreuil,
Barrier Lake, Sask.
Section 36—38—15.

REMIS A LA SEMAME PROCHAINE

Le rapport de la séance d'hier soir au Sacré-Coeur ainsi que celui du banquet des Forestiers Catholiques, hier soir aussi au Royal Alexandra.

TOMBE AU CHAMP D'HONNEUR.



Alfred Commune mort au champ d'honneur, dans la Somme, le 15 octobre dernier. Il était l'unique fils de M. Pierre Commune, de Saint-Boniface.

Nos sincères condoléances à la famille Commune si douloureusement éprouvée.

UNION CANADIENNE

Il y a quelques années, il y avait à Saint-Boniface deux clubs sociaux: l'un conservateur, l'autre libéral. Les Canadiens-français allaient soit à l'un, soit à l'autre, suivant qu'ils professaient d'être conservateurs ou libéraux. Ils étaient divisés entre eux et se regardaient comme chiens et chats. Dans ces clubs il y avait permission de vendre des boissons alcooliques, et l'on peut croire qu'il y eut des abus de commis.

Pour remédier à cet état de choses, des jeunes de Saint-Boniface, parmi lesquels se trouvaient MM. E. Beaudry, G. Lemay, V. Guilbault, Rosario Prince et quelques autres, décidèrent de fonder une association, un club social qui amalgamerait toutes ces personnes indépendemment de toute idée et partisannerie politique, et formerait un groupe n'ayant qu'un seul but: la défense de notre foi, de notre langue et de nos droits.

On demanda au gouvernement l'émission d'une charte au nom de l'Union Canadienne, demande accordée, du reste. Cette charte contient les pouvoirs que tout club peut avoir sous l'acte provincial connu sous le nom de "Companies' Act", sauf, comme nous l'avons dit plus haut, le commerce des boissons alcooliques.

Les début furent bien difficiles, les difficultés surgissaient de plus en plus nombreuses. Grâce cependant au courage, à la persévérance des jeunes promoteurs de cette organisation; grâce à l'encouragement de quelques personnes influentes; grâce surtout à Sa Grandeur Mgr l'Archevêque, on surmonta ces difficultés, et l'Union est maintenant à l'abri de tous dangers. Ce n'est pas encore un succès définitif, mais avec le temps cela viendra, et l'Union Canadienne fera le bien que les promoteurs avaient en tête lorsqu'ils ont entrepris de fonder cette association.

Un autre fait à remarquer dans nos règlements, c'est que nous ne voulons admettre que des personnes parlant français, que le langage dans nos salles doit être le français.

Comme moyen d'attirer la population à nos salles, nous nous proposons d'offrir une recréation saine et attrayante. Vous connaissez en quoi consiste cette recréation, mais comme nous l'avons dit cette recréation est un but secondaire; le principal but est de grouper les jeunes de Saint-Boniface et du Manitoba afin qu'ils puissent se connaître, s'apprécier, s'aimer et s'unir.

SERVANTE DEMANDEE

On demande à 90 rue Notre-Dame, Saint-Boniface, une servante ayant de bonnes références.

SERVANTE DEMANDEE

Une bonne servante, sachant faire la cuisine. Bons gages. Entrée en fonctions le 2 janvier. S'adresser à Mme T.-A. Bernier, 147 avenue Provencher.

A VENDRE

Dans une bonne paroisse canadienne-française, une boutique de barbier avec table de pool donnant un revenu de $2,500 à $3,000 par année. Pour renseignements s'adresser au

Comptoir Agricole, Lté,
Chambre 12, Banque d'Hochelaga,
Winnipeg.

A LOUER

Une fromagerie en très bon ordre et à bonnes conditions, située dans le village de La Broquerie.

J.-O. BEAUPRE,
LaBroquerie, Man.